

L'au-delà, ici et maintenant



Maurice Zundel

Interpelle nos interrogations

Petite bibliothèque
des animateurs de groupes Zundel
en France

Sommaire

Il ne s'agit pas de mourir, mais de vivre <i>Lausanne, février 1960</i>	p. 3
Marie, victorieuse de la mort <i>Lausanne, Assomption 1955</i>	p. 8
Où sont nos morts, comment les joindre ? <i>Lausanne, 2 novembre 1967</i>	p. 15
Le sens de la vie : vaincre la mort <i>Genève, janvier 1962</i>	p. 22
Y a-t-il un enfer ? <i>Lausanne, 1955</i>	p. 41

Les cinq homélies ou conférences de Maurice Zundel retenues ici ne prétendent pas épuiser le sujet. Celles-ci nous ont paru couvrir un assez large éventail des questions qui se posaient à l'époque et que se posent encore beaucoup de nos contemporains.

IL NE S'AGIT PAS DE MOURIR, MAIS DE VIVRE.

L'évangile de saint Jean parle toujours du don de la Vie éternelle que Jésus veut nous faire. Il ne s'agit donc pas 'd'aller au ciel' comme si le 'ciel' était là-bas, là-haut, un lieu quelconque ! Mais il s'agit d'entrer dans la Vie éternelle.

Et nous aurions un grand intérêt, je crois, à modifier notre langage en nous rappelant d'ailleurs que, lorsque notre Seigneur parle du 'Royaume des Cieux', il ne fait que se conformer à une habitude du langage : vous savez que les juifs – au temps de notre Seigneur – ne prononçaient jamais le nom de Dieu. Alors, par respect, ils disaient les 'Cieux', ou le 'Trône' ou la 'Sagesse' ou un mot quelconque. Alors, le Royaume des Cieux, dans l'Évangile, veut dire le Royaume de Dieu. D'ailleurs saint Luc emploie le mot 'Royaume de Dieu'. Saint Jean emploie le mot 'Royaume de Dieu' une fois, lorsqu'il parle, justement, de Nicodème – du moins lorsqu'il fait parler Jésus à Nicodème – dans ce célèbre entretien du chapitre 3.

Nous associons l'idée de 'ciel' avec l'idée de la mort

Mais quand saint Jean parle de ce que nous avons à vivre dans cette union avec Jésus-Christ – qui est tout l'Évangile – il parle de 'la Vie éternelle'. Ce qui d'ailleurs devait refroidir le bon, le bon chanoine, et nous-même, lorsque nous pensons au ciel, c'est que nous associons l'idée de 'ciel' avec l'idée de la mort. Ce qu'il ne faut pas faire, parce que nous ne sommes pas destinés à la mort, nous sommes destinés à la Vie.

Le sens de notre existence, ce n'est pas de préparer notre mort, mais c'est de vaincre la mort, de la vaincre aujourd'hui et demain et tous les jours, de manière à ce que, au moment où l'on meurt, on soit un grand vivant.

Et vous allez comprendre d'ailleurs l'importance de cette nuance essentielle. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir si nous serons vivants après la mort, mais si nous serons vivants avant la mort. Il ne s'agit pas, en effet, de mettre une rallonge à notre vie physique, mais de constituer en nous une source qui jaillit en Vie éternelle.

Et cela se vérifie d'une façon admirable dans le roman de Graham Greene que vous avez lu : *La Puissance et la Gloire*. On le sent parfaitement bien dans ce roman où Graham Greene nous raconte l'histoire de deux prêtres, dont l'un sera infidèle et dont l'autre deviendra un martyr, mais tous les deux sont de mauvais

prêtres au départ. Et voilà que, tout d'un coup, la persécution les oblige à choisir, à se décider. Alors l'un lâche tout, abandonne tout, épouse sa gouvernante pour sauver sa peau. Il sauve sa peau, mais il n'est plus qu'une peau. On sent qu'il est déjà mort, il est porté par sa peau. Il a renoncé, déjà, à la Vie. L'autre, au contraire, devant la persécution, réagit d'une manière essentiellement différente. Il comprend qu'il n'a pas le droit d'abandonner son troupeau persécuté. Et, pour la première fois de sa vie, il comprend ce que c'est que d'être prêtre.

Alors, il s'engage à fond ! A fond ! Il affronte tous les dangers ; il renonce, naturellement, à tous les plaisirs ; il se nourrit quand il peut ; il est obligé d'exercer son ministère au cœur de la nuit : de s'enfuir aussitôt la messe célébrée ou les sacrements donnés. Et, à mesure que le temps passe, le danger s'accroît : sa tête est mise à prix ; la police offre des sommes de plus en plus colossales pour mettre la main sur lui ! Et, à mesure qu'il se donne, il s'oublie, il se purifie et il va, sans même le savoir, vers un martyre qui sera le baptême d'innocence qui clôturera sa vie dans une offrande parfaite.

Et on sent que, lui, il va vers la Vie ! Et, lorsqu'il est fusillé à la fin de l'histoire, on sent parfaitement que, sa mort, ce n'est pas une défaite : sa mort, c'est une victoire. Parce que, justement, sa mort, il la donne ; il ne la subit pas, il ne va pas vers la mort comme quelqu'un qui se défait, qui se décompose : il va vers la mort comme quelqu'un qui s'offre et qui va jusqu'au bout de son témoignage et de son amour. Il est bien clair que, dans un cas, avoir choisi de sauver sa peau, c'est ça, justement, mourir ! Et dans l'autre cas, vouloir simplement sauver la Vérité, sauver l'Amour, c'est tout sauver !

La Vie éternelle c'est aujourd'hui

Nous sommes nés avec un certain *quantum*, une certaine quantité d'énergies physiques. Ces énergies physiques sont limitées, elles s'useront. Et quand elles seront usées, ce sera la mort physique, qui n'est qu'un accident, d'ailleurs, de la biologie. Mais nous ne sommes pas que ces énergies physiques, nous avons des énergies spirituelles et ces énergies spirituelles peuvent s'accroître sans cesse ; et ces énergies spirituelles peuvent porter des énergies physico-chimiques ! Si nous nous laissons porter simplement par notre peau, par nos nerfs, par nos glandes, nous sommes déjà morts.

Si, au contraire, nous portons notre peau, nos nerfs, nos glandes, si nous contrôlons tout notre organisme, alors peu à peu, c'est tout notre être qui va se pénétrer d'une vie de plus en plus abondante et nous pourrons faire du jour de notre mort l'affirmation de la plénitude de notre vie !

On le sent tellement, lorsque saint François meurt : c'est un tel chant d'allégresse ; c'est une telle certitude ; c'est une telle lumière ; on sent qu'il est déjà tout entier dans ce Dieu qui est en lui ! Il n'a pas cessé de vivre de ce 'ciel' intérieur à lui-même ; il est en pleine Vie éternelle ; il n'a plus qu'une fine pellicule qui le sépare du Visage de Jésus. Mais déjà il est infiniment vivant et son corps est tout prêt. Tout prêt, comme un lance-fusées. Il est tout prêt à accéder à ce rendez-vous du Seigneur, qui est d'ailleurs intérieur à lui-même. Car il va simplement rejoindre – c'est-à-dire il va voir face à face – celui qu'il n'a jamais cessé de porter dans son cœur. Il ne s'agit donc pas pour nous de penser à la mort. N'y pensons pas ! Pourquoi ?

La mort, c'est un accident physique. Il s'agit de penser à la vie ; il s'agit de faire de chaque jour une victoire sur cette biologie, sur ces énergies physico-chimiques ; il s'agit de les transformer ; il s'agit de nous porter nous-même – et non pas de nous laisser porter ! Il s'agit d'affirmer en nous cette source et cette origine que nous avons à devenir en faisant de tout notre être une affirmation de lumière et d'amour, pour que la mort soit simplement l'épanouissement dernier de cette vie qui est déjà la Vie éternelle. La Vie éternelle, c'est aujourd'hui. La Vie éternelle, c'est maintenant. La Vie éternelle, c'est au-dedans ; au-dedans de nous.

**Pourquoi avoir peur ?
Et de qui, puisque
Dieu est Amour !**

Toutes les fois, donc, que l'on nous parlera du 'ciel' en y associant la mort pour nous faire peur, on ira contre l'Évangile ! Pourquoi avoir peur ? La peur n'est pas un sentiment noble, il ne faut pas le cultiver. Peur de qui, d'abord ? De quoi aurions-nous peur, puisque Dieu est Amour ! La seule peur que nous devrions avoir, c'est de blesser cet Amour ; c'est de ne pas répondre à cet appel qui ne cesse de retentir au plus profond de nous-même. Alors, comprenons que notre vocation de chrétien, c'est justement d'entrer, aujourd'hui, dans la Vie éternelle, de transformer toute notre existence en Vie éternelle : la vie de notre corps, la vie de nos yeux, la vie de nos mains, la vie de notre travail ; il faut que toute cette vie se transforme en Vie éternelle, qu'elle devienne tout entière une offrande de lumière et d'amour.

Alors, nous n'aurons pas à nous occuper de la mort parce que nous aurons vaincu la mort ! Et quand nos énergies physiques, simplement, s'éteindront, eh bien, toute cette vie en nous qui déjà aura jailli de source, jaillira encore plus magnifiquement ! Et retrouvera ce qu'elle n'a jamais cessé de découvrir : ce Visage bien-aimé qui est inscrit au plus profond de nos cœurs.

Et qu'est-ce que cela veut dire pratiquement ? Comment est-ce que nous allons vaincre la mort ?

Voyez, vous êtes en plein travail – en plein travail – vous avez besoin – besoin – de tranquillité ; vous avez besoin de pouvoir réfléchir ! Et voilà que l'on sonne à la porte ; que le téléphone vous appelle ; que quelqu'un, tout à coup, se trouve là devant vous, sur le seuil, et a besoin de vous !

Naturellement vous pouvez manifester votre impatience ; vous pouvez lui faire sentir qu'il est mal venu ! Alors ce sont vos nerfs qui vont prendre le dessus, vous allez vous laisser gouverner par votre fatigue, par votre mauvaise humeur, par votre biologie, en un mot !

Si, au contraire, vous vous dites : *"Mais, après tout, peut-être s'il vient à la porte, il a peut être besoin de trouver en moi l'accueil de Jésus-Christ, il a besoin d'espérer, il a besoin de retrouver un sens à sa vie."*

Si je l'accueille avec le sourire, avec bonté, si je me dis : *"Après tout, mon premier travail, le voilà ! puisque c'est Dieu qui me l'envoie."*

La mort est le lance-fusées de l'immortalité

Alors, justement, d'avoir triomphé de cette impatience, de cette mauvaise humeur, de ce sentiment qu'on vient vous prendre, vous voler votre temps, ce sera un premier jalon, ce sera une première victoire sur la mort. Et ainsi chaque jour, du matin au soir, nous pouvons – en nous adaptant aux circonstances ; en acceptant les conditions imprévues ; en gardant cette souplesse de l'esprit et du cœur – nous pouvons porter notre biologie, la transformer, la spiritualiser, la décanter et, finalement, elle est tout entière pénétrée de vie, de Vie divine ; et la mort alors n'est plus que le lance-fusées de l'immortalité.

Il est très important que nous ayons cette vision de notre existence, parce que ce mot de 'ciel' s'est tellement affadi, il est devenu tellement ennuyeux qu'on ne peut même plus en parler !

Ça ne fait envie à personne ! Et on le comprend ; parce que c'est en dehors, complètement, de la réalité.

Mais, justement, Jésus ne vient pas nous demander de nous absenter d'aujourd'hui pour aller vers la fin de notre vie qui sera demain, après-demain ou dans cinquante ans, suivant les cas ! Il nous demande d'entrer aujourd'hui, dans cette Vie, ce soir, à cette minute même, et de faire de cette minute, une éternité.

Regardez ! Dans notre vie, il y a des moments que nous n'oublierons jamais ! Une certaine rencontre, un certain regard, un certain sourire, nous accompagneront toute notre vie. Pourtant, cela a été la révélation d'un instant. Combien de mamans se souviennent du premier sourire de leur enfant ! Il y en a beaucoup, j'en suis certain. C'était le premier sourire, mais c'était tellement merveilleux qu'elles ne l'ont jamais oublié ! Et ce premier sourire a 'emparadisé' toute leur existence.

Donc, nous pouvons faire de l'instant un moment éternel, et c'est de cette manière que nous nous immortalisons, que nous vainquons la mort et que nous allons vers celui qui demeure en nous, non pas pour entrer dans un lieu, mais pour nous fondre toujours plus intimement avec lui.

Il s'agit de faire de notre mort un acte de Vie

Et c'est par là, justement, que nous allons conclure cette journée où saint Paul nous a guidés à travers son itinéraire héroïque. C'est par là que nous allons terminer cette journée en comprenant que, chaque fois que nous nous laissons gouverner par nos humeurs, par nos ressentiments, par nos rancunes, nous fabriquons de la mort. Parce qu'alors nous nous laissons porter simplement par nos énergies physico-chimiques, par notre vitalité animale.

Et chaque fois, au contraire, que nous remontons la pente du ressentiment, de la rancune, de la mauvaise humeur, nous remportons une victoire sur la mort et nous créons de la Vie éternelle.

Gardons donc cette admirable pensée : il ne s'agit pas, pour nous, de mourir et de nous préparer à mourir.

Il s'agit de vivre, de vivre toujours plus, toujours plus intensément, toujours plus passionnément ; jusqu'à faire de la mort elle-même un acte libre, un acte d'offrande, un acte de Vie ; puisque, justement, en Dieu qui est le roi immortel des siècles, il n'y a pas de mort.

En lui, qui est le roi immortel des siècles, tout est Vie !

Maurice Zundel
Lausanne,
Février 1960

MARIE, VICTORIEUSE DE LA MORT

"L'homme – dit Camus – l'homme est la seule créature qui n'accepte pas d'être ce qu'elle est." L'homme subit ce qu'il est, et justement parce qu'il subit ce qu'il est, il éprouve devant ce qu'il est un sentiment de révolte et une vocation de dépassement.

Il est 'donné' par la nature : c'est la nature qui forme l'homme dans le sein de la mère, et cette nature, que nous recevons tous à notre naissance, nous ne l'avons pas choisie. Pas plus que nous n'avons choisi notre hérédité, notre milieu, notre langue ou notre patrie. Et devant ce 'donné' – qui nous est imposé, que nous subissons – jaillit en nous cette volonté de devenir un créateur, de ne plus subir, mais d'être une source, une origine ; de nous situer dans l'existence par un choix qui ne relève que de nous. Et c'est là le mouvement, *le mouvement* le plus profond de la culture et de la science : substituer au 'donné naturel' – à ce que nous subissons – substituer une création humaine issue de nous-même.

Il y a donc dans l'homme à la fois ce conflit tragique entre ce qu'il est et ce qu'il veut être, et, en même temps un progrès constant – dans la mesure où il est fidèle à sa première révolte – un progrès constant dans le sens d'une humanisation de la nature et de l'humanité.

La science peut-elle créer l'homme ?

C'est un des traits les plus bouleversants de la science contemporaine qu'elle parle toujours de ce qui n'est plus accessible à nos sens, qu'elle parle de ce qu'on ne peut atteindre que grâce à des instruments de plus en plus compliqués, au moyen de calculs de plus en plus difficiles. Mais si cette création scientifique est si admirable, si elle va si loin qu'elle ressemble, en quelque manière, à une toute-puissance, il y a une chose qui demeure difficile, c'est de créer l'homme ! Car sur l'homme, justement, les instruments échouent, les calculs ne sauraient aboutir : l'homme ne peut se former, se créer, que du dedans.

Néanmoins, c'est impossible de ne pas admirer à la fois cette révolte originale et cet effort obstiné pour dépasser la biologie, pour surmonter les déterminismes, pour devenir enfin une source, un 'originaire', un créateur. Jusqu'où l'homme pourra-t-il porter cet effort ? Jusqu'où l'homme pourra-t-il remonter le

cours de sa biologie ? La victoire ira-t-elle jusqu'à vaincre la mort ? Comme il le souhaite, naturellement. Il semble que non ! Pour vaincre la mort, il faudrait vaincre la biologie, non seulement dans la nature extérieure à nous-même, il faudrait l'avoir vaincue pleinement en nous-même.

Et cependant, il y a une certaine direction, une certaine expérience qui nous permet déjà d'envisager une victoire de l'homme sur la mort. Tandis que l'individu qui a voulu sauver sa peau (et qui a trahi pour sauver sa peau) nous apparaît méprisable ; ou en tout cas suscite en nous une immense pitié – parce qu'il est déjà mort, ayant choisi de sauver sa biologie - cette biologie dont la mort est le point final - il est déjà mort en sursis. Au contraire, le martyr, celui qui, pour ne pas trahir l'homme ou la Vérité, celui qui affronte la mort, celui qui choisit la mort pour n'être pas indigne de la vie, celui-là – dans la mort même – est un vivant.

Et parmi tous ces grands triomphateurs de la mort que sont les héros et les martyrs, le plus grand est peut-être saint François qui a vaincu la mort au point de faire de sa mort un chant – un chant d'amour, un chant d'accueil à celle qu'il appelait 'notre sœur la mort' – parce qu'elle avait perdu, pour lui, toute espèce d'épouvante : parce que pour lui elle était devenue une parfaite offrande, parce qu'il ne la subissait plus mais qu'il la vivait en union avec le Seigneur, mourant et ressuscité, et que sa mort – il le sentait bien – était déjà le prélude de sa résurrection.

Une expérience quotidienne peut-elle aider ?

Peut-on aller plus loin ? Peut-on imaginer un être qui a tellement vaincu sa biologie, qui a tellement surmonté sa nature, qui s'est tellement libéré de tous ses déterminismes que réellement il ait vaincu la mort ? C'est là, précisément, l'affirmation qui nous rassemble ce soir autour de la Vierge. C'est là le sens de son Assomption, précisément d'avoir vaincu la mort. D'avoir vaincu la mort au point, si elle est passée par elle – nous allons savoir pourquoi – si elle est passée par elle ce n'est point pour y demeurer, mais c'est pour entrer vraiment vivante dans sa destinée finale au plus tôt – ou peu de temps après sa mort.

Mais, pour bien saisir le mouvement de la pensée, ou plutôt le mouvement de la foi chrétienne dans cette direction, il faut nous appuyer sur une expérience quotidienne que vous avez tous faite, et que vous avez faite, vous en particulier, vous qui avez eu l'honneur d'être mère. Vous savez bien que vos enfants se sont formés en votre sein par l'ordre de la nature. Vous ne saviez pas quels ils

seraient, quel serait leur visage, quel serait leur tempérament, leur hérédité. Vous ne saviez pas si vous les reconnaîtriez. Ils vous ont été donnés et vous vous êtes trouvées, tout d'un coup, devant cette tâche immense et difficile d'avoir à les élever : c'est-à-dire d'avoir à les aider, précisément – sans faire violence à leur être propre – à les aider à triompher de leur biologie, à harmoniser leurs dons naturels, à se dépasser sans cesse, pour devenir, à leur tour, des créateurs pour ne pas subir leur vie, mais pour la créer.

Et vous vous êtes aperçu que vous étiez là devant un immense mystère. Car on n'entre pas dans l'âme d'un enfant comme on entre dans un moulin !

Justement, tandis qu'il y avait un contact extérieur entre vous et votre enfant avant sa naissance – extérieur dans ce sens que le mouvement de votre esprit n'y était point absolument indispensable –, tandis que, dans les premiers soins, vous interveniez naturellement du dehors – avec un dévouement d'ailleurs admirable – vous vous êtes aperçu que, pour élever une âme, pour éduquer une liberté, pour amener un enfant au seuil de son humanité, vous ne pouviez intervenir que du dedans. C'est-à-dire par tout votre être, par toute votre personne, par ce rayonnement qui est proportionnel, en vous, à votre générosité. Et vous avez découvert, dans ce contact avec vos enfants, ce toucher d'âme – qui est une chose si délicate, si profonde, si créatrice, si mystérieuse – ce toucher d'âme qui fait que vous étiez comparables, en communion suprême avec votre enfant.

Dieu, le lieu de toutes nos tendresses

Et si vous l'avez éduqué selon vos désirs, selon votre volonté d'accomplir toute votre vocation chrétienne – si vous avez réussi – c'est qu'en effet vous vous êtes élevées en même temps que vous l'éleviez, vous vous êtes dépassées en même temps que vous l'appeliez à se dépasser, vous vous êtes intériorisées, enfin, tandis que vous le conduisiez à sa propre intériorité.

Et là, vous avez bien senti que votre personne tout entière était engagée, que vous ne pouviez pas faire une part consacrée à votre foyer et une part consacrée à votre égoïsme. Vous avez compris que toute votre conduite retentissait sur l'âme et la vie profonde de vos enfants, vous avez compris qu'il y avait dans votre dignité maternelle un appel à la sainteté, que cette charge d'âme – comme celle du prêtre – impliquait un constant effort de progrès et de transformation. Et vous avez découvert ensuite qu'il y a une double naissance : une naissance charnelle – qui est de l'ordre de la nature – et une naissance spirituelle – qui est de l'ordre de la 'personne'.

Bien sûr que cette éducation n'est jamais terminée, qu'elle peut durer autant que votre vie, et que jamais une mère ne se sent déchargée de sa sollicitude envers son enfant. Et toujours elle peut le joindre – même quand il est devenu adulte – elle peut le joindre dans le silence de son âme, elle peut l'atteindre dans cette communion invisible où Dieu est le lien de toutes nos tendresses.

Et c'est là que nous arrivons au mystère de la Vierge.

La Vierge est réellement la mère de Jésus – réellement mère, et mère de Jésus. Or, Jésus n'est pas né de l'ordre de la nature. Il n'est pas né de la chair et du sang : il est né de l'Esprit. C'est-à-dire que Jésus n'a pas commencé par être une biologie enracinée dans la vie animale comme la nôtre, une biologie qu'il a dû conquérir laborieusement comme nous sommes appelés à le faire. Jésus a été créé – je parle de son humanité – a été créé dans un état de parfaite lumière, dans un état de totale liberté, c'est-à-dire qu'en lui la Personne a devancé la nature : il est 'personne', totalement, source, origine, création, jaillissement, amour, charité universelle, alors qu'il n'est encore qu'un germe dans le sein de sa mère. Et, en lui, c'est justement la Vie de l'Esprit qui va pétrir sa nature, qui va l'informer, qui va la pénétrer, qui va faire de cette humanité le pur sacrement de la Présence et de la Vie divines.

Marie n'atteint Jésus que par la foi

C'est-à-dire que, dès le commencement, dès le premier moment de l'existence humaine de Jésus, la Vierge ne peut avoir avec lui qu'un contact intérieur : elle ne peut l'atteindre que par ce toucher d'âme que vous avez vous-mêmes découvert dans l'éducation de vos enfants. Justement parce que, en Jésus, tout l'en-dehors est tellement dominé par l'en-dedans, toute la nature est tellement pénétrée par la 'Personne', et les besoins physiques sont tellement contenus dans la liberté de l'Esprit, qu'aucun contact extérieur ne peut vraiment l'atteindre, comme vous-mêmes vous cherchiez vraiment à atteindre l'âme, et le cœur, et l'esprit, et la pensée de vos enfants par un toucher extérieur.

C'est ainsi que la Vierge ne pourra donc atteindre Jésus que par le dedans, et cela dès le premier moment de son existence. Elle ne pourra le joindre que par sa personne, que par son être tout entier, si son être, justement, se configure – c'est-à-dire se conforme – à l'Être de son fils. Remarquez, d'ailleurs, que nous avons dans l'Évangile des allusions à cette situation, qui sont claires. Quand le Christ a été la source d'une guérison et que cette guérison est attribuée, par celui qui en bénéficie, à un contact matériel, physique avec le Seigneur – comme dans le

cas de l'hémorroïsse – Jésus a le soin de montrer – ou plutôt d'affirmer – que : "C'est ta foi qui t'a sauvée." Ce n'est pas parce que tu m'as touché physiquement, c'est parce que tu m'as touché avec ta foi, avec ton esprit, touché avec ton cœur : c'est parce que tu t'es intériorisée à ma Personne. De même que Jésus dira, le jour de Pâques, à la Madeleine qui veut le saisir dans la joie de l'avoir retrouvé : "Ne me touche pas..." ne me touche pas : c'est inutile de me toucher parce que ce n'est pas par là que tu m'atteindras. Tu ne peux me toucher que du dedans, en te conformant à moi-même, en conquérant ta liberté, en dominant ta biologie, en devenant, dans tout ton être, un pur élan de lumière et d'amour vers Dieu.

Et, justement, c'est ce que sera la vierge, ce qu'elle sera dès le commencement. Parce qu'elle est la mère, elle est destinée à être la mère de Jésus, et qu'il n'y a d'autre contact possible avec Jésus que ce toucher d'âme, ce contact intérieur où la 'personne' est engagée. Il faudra que, dès le commencement, ordonnée à cette maternité, elle soit tournée vers Jésus du dedans, par l'élan de tout son être – par toutes les fibres de sa chair tout entière conformée à lui – afin de pouvoir l'atteindre au niveau où il vit, qui est le niveau de la suprême liberté, de la suprême spiritualité, de la suprême charité enfin : le niveau où la vie atteint une plénitude véritablement divine.

La Vierge vit du Christ et pour Jésus

Il y a donc une continuelle influence du Christ, je veux dire une continuelle aimantation du Christ sur sa mère, qui l'attire, qui l'aspire, qui la conforme à lui-même et qui fait qu'il n'y a rien en elle qui ne soit d'elle ! Tout en elle, finalement est de lui, parce que, justement, elle va l'enfanter réellement. L'enfanter, mais à partir de l'Esprit, à partir de ce mouvement du plus profond d'elle-même, à partir de son être entièrement conformé à celui du Christ, si bien que, si le Christ naît de Marie, c'est parce que, d'abord, Marie est née de Jésus. Elle est vraiment née de lui spirituellement par cette continuelle aimantation qui la consacre et qui l'élève au niveau qu'elle doit atteindre pour être réellement sa mère ; enfin pour être sa mère tout simplement, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen d'être sa mère – étant donné ce qu'il est – que cette transformation, cette transfiguration et cette conformité.

La Vierge vit du Christ, elle vit de Jésus, elle vit en Jésus, elle vit pour Jésus. Et si le mot de saint Paul aux Galates est devenu une réalité "*Vous qui avez été baptisés, vous avez revêtu le Christ*", si jamais ce mot a une réalité, c'est bien dans le cas de la Vierge : elle est tout entière vêtue, vêtue du Christ.

Or, le Christ, c'est la Vie. Le Christ c'est la Vie éternelle : c'est la Vie qui triomphe de la mort. C'est la Vie entièrement transparente, entièrement donnée, la Vie sans frontières et sans limites, la Vie sans adhérences et sans déterminismes, la Vie qui jaillit dans une parfaite offrande où toute l'humanité est comprise ! En un mot, le Christ est la Vie éternelle lui-même, et Marie – qui est vêtue de Jésus dès le commencement de son existence, parce qu'entièrement ordonnée à lui – Marie est vêtue de Jésus, est vêtue de la Vie éternelle.

Et c'est pourquoi elle est déjà au dessus de la mort. Parce que la biologie ayant été entièrement vivifiée en elle par cette Vie éternelle qui est Jésus, la biologie est intériorisée et on ne peut plus l'atteindre en elle du dehors. Et c'est pourquoi, si la mort, un jour, frappe à sa porte, ce ne sera pas une mort corruptible, une mort par décomposition, une mort par usure. Ce sera une mort par conformité, une mort d'identification avec son Fils. Elle ira jusqu'au bout avec lui, jusqu'au bout du don, pour participer avec lui au mystère de la Rédemption.

Mais cette mort non corruptible, cette mort n'entraîne pas, justement la décomposition ; cette mort n'est que le don suprême d'une vie entièrement libérée de toute adhérence biologique. C'est donc une mort qui prépare, qui contient, qui appelle la résurrection : une mort qui appelle le triomphe de la Vie, qui n'est pas autre chose que le triomphe de l'Amour.

Marie est vêtue de la Vie éternelle, elle a vaincu la mort

Il n'est pas difficile, je pense, de suivre cet itinéraire, si vous avez compris que, en effet, la naissance humaine de vos enfants, la naissance de vos enfants à leur véritable vie – qui est la vie de l'esprit, qui est la vie créatrice, qui est la vie libérée – si vous avez compris que cette vie ne peut éclore que de votre propre cœur, que par ce toucher d'âme qui vous situe au niveau de l'esprit – vous comprendrez aisément que, si Jésus est ce que notre foi affirme qu'il est – c'est à dire non pas un homme mais le Fils de l'homme et le Fils de Dieu – il est vraiment cet Être entièrement universel, entièrement donné, entièrement libre, que l'expérience chrétienne ne cesse de découvrir. Alors, vous aurez compris que la mère de ce Jésus, la mère de ce Christ, la mère de ce Fils de l'homme qui est aussi – et dans une mesure infinie – le Fils de Dieu, vous aurez compris qu'elle ne peut l'atteindre que du dedans, qu'il n'y a pas pour elle d'autre contact possible avec lui, qu'elle doit donc être complètement intériorisée, complètement libérée, entièrement donnée, comme la *'Femme pauvre'* qui n'a plus rien, plus rien que d'être un élan vers lui.

Et parce qu'elle n'est qu'un élan vers lui, un regard vers lui, une offrande perpétuelle à lui, à cause de cela, toute vêtue de lui elle est vraiment vêtue de la Vie éternelle : elle a déjà vaincu la mort.

Mais en même temps, elle a parfaitement exprimé Jésus, justement parce qu'elle n'a pu l'atteindre que par cette conformité. Elle est la première et la plus parfaite de ses filles ! Elle est née de lui avant qu'il naisse d'elle. Et cette conformité en elle est si parfaite qu'elle est la première des chrétiennes, le premier membre de l'Église, le premier chaînon de la communion des saints. Et c'est d'ailleurs pourquoi nous l'aimons tant, *nous l'aimons tant*.¹ C'est à cause de lui. C'est parce qu'elle est pleine de lui. C'est parce qu'il n'y a que lui en elle.

La vocation de Marie est d'enfanter le Christ en nous

Mais, prenons garde ! Elle est la première des disciples, la plus parfaite comme la mère de Jésus. Or, être la mère de Jésus, c'est être la mère du genre humain tout entier : parce qu'elle est la mère de Jésus non pas pour s'exprimer elle, non pas pour remplir le but de sa vie à elle, non pas pour se donner une occupation, ni pour fixer sa tendresse : elle est sa mère uniquement pour le donner, pour le donner au genre humain auquel il est destiné, pour le donner à tous et à chacun et, en même temps, en étant sa mère, elle est, par identité, la nôtre.

Alors, elle n'est pas seulement le parfait disciple, la première des saintes, le premier membre de l'Église, le premier chaînon de la communion des saints, elle est chargée – précisément parce qu'elle est sa mère et la nôtre – de l'enfanter en nous, de le faire naître en nous. Et si nous l'aimons, une seconde fois, et avec plus d'ardeur et avec plus d'admiration et avec plus de confiance², c'est parce que telle est sa vocation, précisément : d'enfanter le Christ en nous.

Et, si nous voulons répondre aux intentions de Jésus – qui est né d'elle – c'est pour naître d'elle d'un Amour aux dimensions illimitées, qui la mettait au niveau de son fils et qui, par conséquent, la mettait dans cette possibilité unique d'accueillir en elle tout le genre humain, pour répondre aux intentions de Jésus-Christ.

Maurice Zundel
Lausanne,
Assomption, 1955

¹ *Maurice Zundel exprime ici son propre engagement.*

² *Maurice Zundel réitère son engagement personnel.*

OÙ SONT NOS MORTS ET COMMENT LES JOINDRE ?

Où sont-ils ?

Où sont ils et comment les joindre ?

Quiconque a été atteint par un deuil, s'il demeure une plaie dans son cœur, se pose inévitablement ces questions : où est-il et comment le joindre ?

Tout ce que l'on nous dit de l'au-delà, est-ce qu'on peut en donner une caution quelconque ? Personne n'est revenu d'au-delà du voile pour nous dire ce qui s'y passe. Quelle garantie avons-nous qu'ils sont quelque part et que nous les reverrons ? Et pourtant, depuis que l'humanité existe, elle n'a pas cessé d'étendre son espoir au-delà de la mort. C'est un des indices de l'apparition de l'homme : le soin qu'il prend des morts, toute cette liturgie funéraire, ce culte, qui supposent qu'on ne peut pas se résigner à une fin définitive : les cœurs demeurent liés au-delà de la mort par un amour éternel.

**Ce qui nous rive
au monde physique
doit mourir**

Et nous-mêmes, qui sommes si profondément mécanisés, nous pouvons constater que le jour de la Toussaint – ce jour où l'on évoque les défunts – conduit aux cimetières des milliers et des milliers d'êtres qui se souviennent encore et qui ne peuvent renoncer à aimer. C'est une des gloires de l'homme – au fond, une des gloires les plus émouvantes et les plus sincères – celle qui, au-delà de la mort, affirme la durée de la vie. Rien n'est plus émouvant que de voir les hommes s'assurer, ou en tout cas affirmer, que leur amour doit durer, que, s'il a été vrai un jour, il doit l'être pour toujours. Mais nous pouvons obtenir une caution plus proche, plus expérimentale de cette immense espérance qui a traversé les siècles, qui a suscité partout le culte des défunts et qui leur a érigé des tombeaux.

Il est véritablement une preuve plus proche de nous, qu'il n'est pas tellement aisé de réaliser, à la vérité, car nous vivons tellement à la surface de nous-même qu'il est très rare que nous nous rencontrions nous-même et plus rare encore que nous rencontrions les autres. Nous avons besoin, un besoin physique, biologique, de présence humaine ; mais il est très rare que ce besoin de présence aille jusqu'à l'intimité, jusqu'au mystère de la personne, jusqu'à son secret éternel, qui ne peut se nouer que dans des conditions très humbles.

Si nous recensons, si nous faisons le compte des conversations dans une journée, autour d'une table de famille, que d'inepties, que de fadaïses, que de banalités ! Combien il est rare que jaillisse de ces conversations un mot vrai, un mot profond, un mot qui porte la vie !

Et toutes les relations humaines, la plupart du temps, sont tissées de banalités et s'accomplissent dans le conventionnel. Chacun, garde son quant-à-soi, garde la privauté de son âme, avoue à peine ses convictions véritables, en sorte qu'on a affaire, finalement, à une humanité passe-partout qui n'a d'autre enracinement dans l'univers que ses besoins physiques.

Et, bien entendu, ce n'est pas de ce côté-là qu'on pourra tirer le moindre indice de notre immortalité. Ce qui nous rive au monde physique doit mourir. Le monde physique nous prête ses énergies pour un temps, comme une rampe de lancement. A nous d'en profiter pour essayer d'édifier et créer une subsistance capable de vaincre la mort !

Atteindre le niveau d'existence le plus profond

Il est sans doute des moments privilégiés : le premier regard d'un enfant sur sa mère, le premier regard d'une mère sur son enfant, le premier regard d'un homme et d'une femme qui sont destinés à cheminer et à vivre ensemble, le premier éclair de l'amour, le dernier regard d'un mourant : des moments – ou de particulière détresse ou de joie exultante – il y a des moments privilégiés où tout de même la rencontre humaine se fait, où le visage de l'autre apparaît sans masque, dans son authenticité, ce qui est – il faut l'avouer – très rare. Parce que, justement, pour qu'un homme puisse révéler son vrai visage, il faut qu'il cesse de vivre à la surface de lui-même. Il faut qu'il atteigne au niveau d'existence le plus profond, là où sa vie s'enracine dans l'éternel. Et quand sommes-nous à ce niveau le plus profond, où notre vie s'enracine dans l'éternel ? Comment sommes-nous sûr d'atteindre la réalité d'un être humain ?

Eh bien, c'est quand nous sommes complètement libéré de nous-même. Il y a des moments où, incontestablement, en face d'un désespoir qui nous est confié, qui vient à nous comme à un dernier recours, il y a des moments où il est impossible de ne pas s'oublier soi-même. On est jeté dans le cœur d'autrui avec une telle puissance qu'on s'identifie avec lui.

Mais, sans que les moments de révélation humaine prennent cette tournure catastrophique, il y a d'autres moments où, dans le recueillement de leur intimité, dans le silence où l'on a atteint ensemble, il est possible de s'échanger. Il est

possible que d'une intimité à l'autre passe une lumière infinie, inoubliable, qui imprime le visage de l'autre dans celui qui lui fait face, et réciproquement.

Mais, justement, ces moments privilégiés sont toujours liés, essentiellement, à une profonde libération de nous-même. Il faut – pour rencontrer l'autre à ce niveau de profondeur intime et éternelle – il faut avoir vidé notre amour-propre, il faut avoir fait de nous-même un espace illimité, il faut que nous respirions l'Infini, il faut que nous échangions Dieu – qu'on l'appelle comme on voudra d'ailleurs – il est clair que c'est dans la mesure où l'on respire ensemble une Présence infinie, qu'ensemble on peut communier dans le même espace, parce que chacun, est affranchi de ses limites, devant cette Présence ineffable que l'on ne connaît jamais, et que l'on reconnaît toujours.

Sommes-nous d'authentiques vivants ?

C'est à ce niveau que l'on peut constater que, la plupart du temps, nous n'existons pas, humainement, que, la plupart du temps nous ne faisons que subir notre vie, que la plupart du temps, nous sommes portés par l'univers et que nous ne nous portons pas nous-même. Se porter soi-même, c'est, justement, ne plus dépendre de l'univers, ne plus être crispé sur ses instincts, ne plus être entraîné par ses convoitises, c'est être passé du dehors au dedans, c'est avoir accompli tout son être dans une offrande d'amour. C'est à ce moment-là que s'établit, en effet, entre deux êtres humains qui ont atteint le même degré de silence, cette communion prodigieuse dont on perçoit ici, nettement, qu'elle est infinie et éternelle.

Ceci nous permet de conclure immédiatement, qu'au fond, ici-bas, il n'y a de vraie rencontre que dans l'éternel ; ici-bas, il n'y a de véritable communion que dans l'échange de la Présence infinie qu'il est aussi simple d'appeler Dieu.

Quand vous prenez conscience de la banalité comme telle, vous ne pouvez plus la supporter, vous ne pouvez plus souffrir qu'un être se présente simplement comme du déjà vu et qu'il vous récite des choses que vous avez lues déjà dans tous les journaux. Ce que vous cherchez derrière un visage qui vous intéresse, c'est le secret de sa personne. Vous voudriez justement qu'il apparaisse dans son unicité, vous voudriez l'atteindre aux racines de son être. Mais, justement, cela n'est possible qu'à travers son dépouillement et le vôtre. C'est dans la mesure où chacun aura dépassé ses limites, où chacun de nous sera devenu un espace illimité que, cette fois sans masque, les regards rencontreront les vrais visages.

Nous sommes donc certains absolument que, ici-bas, la seule vie authentique, le seul amour qui puisse nous combler est un amour où l'éternité se révèle et où l'infini s'échange. Quand nous ne sommes pas à ce niveau, eh bien, nous ne sommes pas des humains : nous ne sommes pas réellement des vivants, nous ne sommes que des morceaux d'univers, nous ne sommes que des faisceaux de convoitises, nous sommes portés par l'univers dont nous dépendons et nous ne nous portons pas encore nous-même. Mais quand l'homme se porte, quand il est vraiment libre, quand il devient la source et l'origine de lui-même, c'est alors qu'il est relié à cette Présence infinie, c'est qu'il n'est plus qu'un élan vers elle, c'est que, déjà, il vit de l'éternel.

Ces rencontres, elles ouvrent un espace qui n'est pas clos, lorsque je m'identifie avec la douleur d'un autre, avec son désespoir, lorsque je sens que s'il n'est pas sauvé de ce désespoir, si je n'arrive pas à lui donner de nouveau cette Présence qui fait vivre, alors ma vie elle-même est remise en question. A ce moment-là, je constate que nous ne sommes pas deux, que nous sommes un, nous sommes identifiés dans un même centre. Il n'y a plus de distance, sinon celle du respect, toute la vie se concentre en un seul point qui est hors de l'espace et hors du temps.

La mort n'est pas une fin mais un commencement !

Cela revient toujours à dire que, ici-bas, maintenant, aujourd'hui – pour vivre nos tendresses d'ici-bas – nous ne pouvons y parvenir que dans l'éternel. Nous ne pouvons y parvenir que dans le silence de nous-même, nous ne pouvons y parvenir que dans l'échange de Dieu.

Comment voulez-vous que l'homme soit emporté par cet accident physique que l'on appelle la mort – qui, elle aussi, se situe à des niveaux très différents, comme l'existence elle-même ? Mais, si nous la prenons dans sa signification universelle, c'est sûr : la mort nous délivre de l'univers physique : elle tranche nos dépendances à l'égard du monde physique, c'est tout. Comment voulez-vous qu'un être qui s'est conquis lui-même, qui a dépassé sa biologie, qui ne dépend plus de ses convoitises, qui est devenu vraiment une source, une valeur inépuisable, comment voulez-vous que la mort physique puisse atteindre quoi que ce soit qui ait une valeur en lui ?

Il n'est que de regarder la mort de saint François d'Assise, pour se rendre compte qu'en lui, tout est vivant – tout est vivant ! Il n'y a pas une fibre de son être qui ne soit déjà éternisée, il n'y a pas en lui le moindre trouble ni la moindre frayeur, mais l'allégresse, au contraire, du *Cantique du Soleil* qu'il demande à

entendre chanté. Tout son être aspire à cette vision face à face de celui qu'il n'a jamais cessé de porter en lui, dans ce Ciel intérieur à lui-même qui est l'habitation de la très Sainte Trinité.

Il sait bien, lui, que la mort, ce n'est pas une fin mais un commencement, mais une plénitude. Et c'est pourquoi, il n'y a ni dans sa chair, ni dans son esprit la moindre appréhension ni le moindre recul. Et lorsque, enfin, ce fil ténu qui le rattachait encore au monde physique, dans un élan d'amour se rompt : tout le monde sait qu'il est vivant, qu'il n'est pas allé vers un ailleurs inaccessible, là-bas, mais qu'il est ici, maintenant, au-dedans de nous, dans un ciel intérieur, où nous communions avec la Trinité divine. Et c'est vrai pour tous les hommes, c'est vrai pour chacun de nous.

La vraie vie, c'est la Vie éternelle, ici, maintenant. La véritable communion entre les hommes, c'est l'échange de l'Infini, ici maintenant. Notre véritable demeure, c'est le 'ciel' intérieur – ici, maintenant. Et quand nous avons le privilège si rare de rencontrer un visage humain parfaitement lumineux, parfaitement ouvert, dépouillé de lui-même, nous l'accueillons justement par ce centre intérieur, par ce centre unique, par ce point où l'espace et le temps se condensent en une Présence infinie. Nous communions enfin par le dedans, et non par le dehors, et le corps lui-même se transfigure, libéré de sa pesanteur, et devenu simplement comme le sacrement de cette Présence infinie qui est la respiration même de toutes nos tendresses.

C'est nous qui jetons un masque sur les visages

Nous sommes donc parfaitement sûrs, par une expérience d'ici-bas, que nous pouvons faire à chaque instant – que nous faisons hélas trop souvent en négatif – que la seule manière d'atteindre l'homme, c'est de le joindre dans ses racines en Dieu. Et ceux qui ont été déliés de leur dépendance à l'égard de l'univers, ceux qui sont cachés en Dieu qui vit en nous, aucun autre moyen de les atteindre que le même – le même – qui nous fait communier avec Dieu qui a sa résidence en nous ; le même qui nous permet de dépasser nos limites et d'atteindre à ce niveau infiniment profond où notre vie jaillit du Cœur du Seigneur.

Nous risquons constamment de nous faire illusion ; nous gâchons la vie, nous gâchons nos amitiés, nous gâchons nos relations humaines, nous nous réduisons et nous nous complaisons dans la banalité. C'est nous qui jetons un masque sur les visages, en plus de celui que nous portons. Et puis, quand la

mort vient, nous versons des larmes de crocodile sur une vie que nous n'avons pas su découvrir, que nous n'avons pas su mettre en valeur, avec laquelle nous aurions pu, en effet, avoir des échanges inépuisables et maintenant, c'est trop tard, parce que nous sommes restés à la surface de nous-même, au lieu d'entrer dans les profondeurs de la réalité humaine.

C'est pourquoi, ce soir, c'est dans le recueillement le plus profond, dans le silence intérieur le plus parfait, que nous avons à joindre nos bien-aimés qui sont cachés dans la lumière du Seigneur et qui vivent dans ce Ciel intérieur à nous-même, où nous rencontrons à la fois leur visage et celui du Seigneur.

Plus nous communierons à la Présence divine, plus nous sommes assurés de communier à leur présence et de poursuivre le dialogue d'amitié ou d'amour, de le poursuivre dans une perfection plus grande, parce que l'éternité n'est pas immobile, parce que l'éternité ne peut être qu'une progression sans fin, d'une beauté et dans l'Amour inépuisable.

Nous pouvons donc, ensemble, avec nos bien-aimés cachés dans le Cœur de Dieu qui bat dans le nôtre, nous pouvons, avec eux, monter sans fin. Et à mesure que notre amour devient plus pur, le leur s'enrichit et sans nul doute : nos progrès sont les leurs, et les leurs les nôtres.

**Rien ne finit
jamais
qui commence
en Dieu !**

Quand nous atteignons les profondeurs de la vie, quand nous pensons à vivre vraiment, nous voyons que nous débouchons immédiatement sur l'éternel et sur l'infini. C'est dans la réalité merveilleuse de ce Dieu qui nous habite et qui est la respiration de notre liberté, c'est dans cette réalité merveilleuse que toutes les tendresses prennent leur origine. C'est en lui que tous les amours se fondent et s'éternisent. Rien ne finit jamais de ce qui commence en Dieu.

La résurrection, ce n'est pas pour demain, c'est pour aujourd'hui, parce que, ce que nous appelons le corps, dans notre mauvaise philosophie dualiste et manichéenne, ce que nous appelons le corps, demeure, lui aussi. Il y a, dans le corps une réalité immédiate, dans notre apparence visible, il y a tout ce qui empêche – lorsque nous vivons à la surface – tout ce qui empêche d'atteindre à nos profondeurs ; mais il y a aussi, dans notre visage, il y a cette possibilité, quand nous nous recueillons en Dieu, la possibilité d'être la plus haute révélation de nous-même.

Il y a donc un aspect de notre être physique qui peut demeurer, qui doit demeurer et qui certainement demeurera dans la mesure même où nous aurons vaincu la mort dans la vie quotidienne ; dans la mesure où nous refuserons de nous laisser porter par l'univers pour le porter par l'amour ; dans la mesure où tout notre être se sera unifié dans une offrande d'amour.

Alors, notre corps lui-même s'intériorisera, passera du dehors au-dedans, se concentrant dans ce centre et dans ce point unique qui est la Présence infinie. Notre corps vivra, mais indépendant, cette fois, du monde physique qui nous ravitaille dans la vie quotidienne et n'ayant plus besoin de ces appareils qui nous mettent en prise sur notre habitat terrestre : ils seraient différents si nous habitions une autre planète.

Cela revient toujours à dire que, ici-bas, maintenant, aujourd'hui – pour vivre nos tendresses d'ici-bas – nous ne pouvons y parvenir que dans l'éternel. Nous ne pouvons y parvenir que dans le silence de nous-même, nous ne pouvons y parvenir que dans l'échange de Dieu.

**Nos défunts
sont au-dedans
de nous**

C'est l'homme tout entier qui demeure, mais l'homme pris à son niveau le plus profond, mais l'homme saisi dans sa source éternelle, mais l'homme libéré de ses convoitises, mais l'homme passé du dehors au dedans et vivant avec Dieu, qui est vraiment la Vie de notre vie ; la mort est radicalement vaincue et les échanges d'ici-bas sont déjà des échanges éternels.

Il n'est donc d'autre chemin, pour rejoindre nos chers défunts – qui ne sont pas dans un ailleurs, mais qui sont au-dedans de nous, comme Dieu lui-même – pour les rejoindre nous avons à intérioriser notre vie. Nous devons atteindre au niveau de l'existence le plus profond, et c'est là, dans ce cœur à cœur avec le Seigneur que nous retrouverons, éternisé, le visage de tous ceux que nous aimons, que nous ne cesserons jamais d'aimer et avec lesquels nous échangeons la même respiration de tendresse que dans les suprêmes moments d'ici-bas : et qui est le Dieu vivant en qui tout est Vie.

Maurice Zundel
Lausanne,
2 novembre 1967

LE SENS DE LA VIE : VAINCRE LA MORT

L'existence nous est imposée — *l'existence nous est imposée* — et, dès que nous prenons conscience de nous-même, nous sommes déjà là. L'existence est quelque chose d'irréversible : nous ne l'avons pas choisie, elle nous est imposée, elle est imposée à tous les êtres du monde de notre expérience, et cela paraît être une sorte de négation de l'esprit, puisque l'esprit ne peut être qu'une intériorité, une spontanéité créatrice.

Nous avons vu que la seule manière de résoudre ce problème¹, c'est de passer du dehors au-dedans en faisant de notre existence une existence de don.

C'est en nous ressaisissant tout entier dans ce don de nous-même que nous faisons de notre existence une existence humaine. Parce que, désormais, comme elle entre dans un circuit d'amour, nous ne subissons plus aucune contrainte, vivant dans un Autre et pour lui ; dans une adhésion qui d'ailleurs nous libère de nous-même, nous libère de toutes nos attaches avec la biologie, dans la mesure même où nous vivons en lui.

Peut-on se libérer de la mort comme de la nécessité de vivre ?

Cette première contrainte de l'existence — et ceci est un problème énorme — qui nous permet, précisément comme je viens de le rappeler, d'envisager que devenir esprit c'est se faire esprit ; on ne peut être esprit que si, justement, on remonte, au-delà de cette nécessité d'exister, dans une existence choisie et dont l'amour est la source unique. C'est dans ce sens qu'on peut parler de l'aséité de l'esprit : tout esprit est 'par soi', personne ne peut se substituer à lui — pas même Dieu évidemment, et Dieu moins que personne puisque Dieu est liberté et libérateur — personne ne peut se substituer à l'esprit dans cette création de lui-même dans la dimension spirituelle, dans la dimension humaine pour nous.

A l'autre extrémité nous avons la mort. La mort qui apparaît comme une contrainte de même espèce car, pour l'immense majorité des hommes, la mort est quelque chose qui est subi et non pas voulu ; et quand elle est voulue — j'entends quand il y a suicide — c'est en raison d'une protestation contre les conditions que l'homme trouve insuffisantes et qui vont contre l'infinité de ses désirs.

¹ *Référence à la première des quatre conférences du 14 janvier 1962 à Genève.*

Mais, dans l'ensemble, la mort est une expérience qui est subie comme la naissance ; et qui pose en nous des problèmes d'une extrême gravité puisque, quand l'enfant naît c'est généralement une joie pour ceux qui participent à sa venue à l'être ; tandis que la mort met en deuil ces êtres qui sont attachés au défunt et qui constituent avec lui un seul univers affectif. Cet univers affectif est déchiré et ceux qui restent ne savent plus très bien comment subsister avec cette lacune qui les atteint au plus intime d'eux-mêmes et qu'ils ne voient pas le moyen de combler.

Mais pour le défunt lui-même, pour celui qui va mourir – s'il peut affronter la mort dans la lucidité – l'expérience de la mort peut être une expérience extrêmement douloureuse et qui provoque la révolte, précisément parce que la mort n'est pas choisie, ou dans la mesure où elle n'est pas choisie. Y a-t-il de ce côté aussi une issue ? Peut-on se libérer de la mort comme on se libère de la nécessité d'exister ? Peut-on se reprendre sur la mort, se récupérer sur la mort comme nous pouvons nous récupérer sur notre existence biologique dans la nouvelle naissance dont Jésus parle à Nicodème ?

C'est un problème difficile à poser parce qu'il est tout encombré de mots, de consignes, de formules, de consolations stéréotypées, de pseudo-interventions providentielles et que ce problème – comme tous les problèmes – ne peut se poser en dehors de la personne. Il faut devenir une personne, il faudrait l'être devenu – au sens plein – pour pouvoir poser le problème de la mort dans un contexte de lumière.

Nous ne sommes pas des vivants au sens humain du mot

Comme tous les problèmes sont faussés tant que nous ne sommes pas des personnes, tant que nous n'avons pas atteint à la liberté créatrice, tant que notre existence n'est pas une existence de don, le problème de la mort lui-même est toujours en porte-à-faux. Il faut donc essayer de nous placer – au moins en partant de ceux qui ont réalisé leur personnalité – de nous placer à la hauteur où la vie est réellement un jaillissement créateur.

Si la mort est si terrible pour l'immense majorité des gens civilisés qui pratiquent une introspection infantile – enfin qui sont accrochés à leur moi biologique, qui l'ont valorisé avec tous les prolongements d'une civilisation qui donne au moi-individu une extrême valeur – si ce problème est si difficile à poser, c'est en réalité que l'immense majorité des hommes ne sont pas encore des vivants.

Ils ne sont pas des vivants au sens humain du mot et c'est là, justement, le grand drame dont la naissance chamelle constitue le premier nœud. Nous sommes accrochés à l'univers ; nous sommes un produit de l'univers ; nous descendons de l'espèce ; nous sommes appelés à l'être par l'instinct ; nous sommes biologie enfin – et notre origine est biologie et notre moi est biologie : il nous est imposé comme l'existence elle-même : le drame est que nous le confondons régulièrement avec notre identité personnelle.

Je l'ai dit des milliers de fois – où nous disons '*je*' et '*moi*' avant d'avoir rien créé de personnel, dès là que nous apprenons à parler, et nous continuons toute la vie à dire '*je*' et '*moi*' sur une réalité qui n'est aucunement personnelle et nous nous enfonçons dans l'épaisseur, nous confirmons sans cesse notre biologie. Et plus nous vieillissons – le vieillissement est un phénomène biologique – plus nous sommes accrochés à ce '*moi*' qui n'est pas '*nous*' et qui nous empêche de devenir nous-même.

Il n'y a qu'une biologie, axée sur des besoins primaires

Nous nous accrochons de toutes nos forces à cette existence avec un appétit féroce, comme toute biologie qui veut persévérer dans son être et fuit d'instinct la destruction et la mort, nous fuyons, nous aussi, la destruction et la mort. Et puis, à un moment donné, l'univers nous abandonne : il nous abandonne. C'est-à-dire que nous ne sommes plus en prise sur lui, nous n'arrivons plus à puiser en lui les énergies qui nous sont nécessaires pour continuer à subsister. Et, finalement, la biologie dans laquelle nous sommes ensevelis elle-même craque, elle-même nous lâche, et c'est cela le phénomène de la mort.

Car, finalement, tout le circuit se résume en ceci, c'est que l'univers, au début de notre existence, nous fait une avance : une avance d'énergies. Toutes ces énergies cosmiques – qui se sont condensées peu à peu dans la vie, jusques et y compris notre vie – toutes ces énergies constituent pour nous une sorte de prêt et d'avance, de crédit et qui est d'ailleurs limité.

Je pense que chacun de nous, au moment de sa conception, reçoit un certain capital énergétique, un certain quantum d'énergies et que ce prêt ne sera pas renouvelé. Une fois ce capital énergétique épuisé, c'est la mort. C'est-à-dire la chute du potentiel.

Si nous représentons un potentiel par une cascade, nous savons que la cascade a toute sa puissance quand elle jaillit de la montagne et qu'elle tombe dans la plaine. Plus, naturellement, la hauteur est grande, plus la puissance de

chute est énorme et, finalement, l'eau dans la rivière devient étale : lorsqu'elle gagne la mer toutes les énergies potentielles sont épuisées. C'est une image de l'entropie.

Il y a une dégradation de l'énergie et cette entropie se retrouve chez nous : c'est à dire que nos énergies se nivellent, on constate qu'elles se dégradent, elles perdent leur puissance de chute, leur puissance motrice, et, à un moment donné, elles sont étales et c'est la mort. Il n'y a, à cela, aucun remède. Il s'agit de comprendre la signification de ce phénomène. En soi, la mort physique, ce n'est pas autre chose que cette entropie, que ce nivellement d'énergies dont le potentiel est complètement épuisé, et semble réduit à l'état étale d'une cascade qui, étant devenue rivière, la rivière est devenue fleuve et le fleuve, gagnant son embouchure dans la mer, a révolu son cycle.

Pour nous, le phénomène se complique du fait que, justement, notre sensibilité étant accrochée à notre vie, la mort nous apparaît comme un arrachement ; un arrachement, justement, parce que nous n'en avons rien fait. Nous n'avons rien fait de ces énergies, elles ne sont pas devenues, en nous, des énergies humaines, des énergies personnelles, des énergies libérées, des énergies créatrices. Nous n'avons jamais été des vivants. C'est ce qui arrive, à *la vérité*, à la plupart des hommes : ils ne sont jamais des vivants. ¹

L'immense majorité des hommes sont morts avant de mourir

On en a parfois le sentiment extrêmement net dans des vies qui se prolongent, qui arrivent à une extrême vieillesse, dans une vieillesse qui se raidit en artériosclérose, une vieillesse où il n'y a plus qu'une biologie – presque toujours infantile dans ses exigences – et d'autant plus têtue qu'elle est plus infantile. Alors, il n'y a plus qu'une biologie axée sur ses besoins primaires : il n'y a vraiment plus personne.

Mais c'est qu'il n'y a jamais eu personne, la plupart du temps. Précisément parce que l'homme n'est pas passé du dehors au dedans, qu'il ne s'est pas humanisé, qu'il n'est pas devenu une personne, qu'il s'est laissé porter par sa biologie, porter par l'univers et, comme l'univers ne renouvelle pas le prêt qu'il a fait une fois, quand ces énergies sont usées, quand elles sont étales, encore une fois elles nous abandonnent, ou plutôt elles arrivent à la fin de leur course et c'est la mort. La mort qui nous paraît tragique précisément parce que nous n'avons rien fait de notre vie ou parce que ceux qui nous quittent n'en ont rien fait.

¹ *Mot difficile à identifier, mais plausible.*

C'est le cas le plus fréquent et il arrive bien souvent qu'on ait cette impression : si la vie de tel ou tel être s'était prolongée d'une dizaine d'années, il aurait continué à tourner dans son petit cercle, il n'aurait pas fait davantage qu'il n'a fait. Précisément parce qu'il est resté dans son moi biologique et qu'il a continué à se laisser porter par l'univers. Alors, étant tout entier biologie, il est naturel qu'il disparaisse de la scène de ce monde quand la biologie a épuisé son cycle.

Bien entendu, si nous sommes des hommes, c'est que nous sommes candidats à autre chose. Si l'on peut dire que l'immense majorité des hommes ne sont jamais des vivants – en ce monde, cela ne veut pas dire qu'ils ne le seront pas sur un autre plan – si l'immense majorité des hommes sont des morts vivants, s'ils sont morts avant de mourir, s'ils n'ont pas conquis la mort, ils ne l'ont pas vaincue, c'est cela la grande tragédie, finalement – c'est de n'avoir pas vaincu la mort durant la vie. L'immense majorité des hommes sont des cadavres d'humanité et le vrai problème – comme je ne cesse de le dire – le vrai problème ce n'est pas de savoir si nous serons vivants après la mort, mais si nous serons vivants avant la mort – avant la mort...

Tous les problèmes sur l'au-delà sont en porte-à-faux parce que, précisément, on se demande si on sera vivant après la mort, au lieu de se demander si on sera vivant avant la mort. Il n'y a aucun sens à postuler quoi que ce soit, à imaginer quoi que ce soit au-delà de la mort si, d'abord, on n'a pas vaincu la mort durant la vie. C'est dans la mesure où on vaincra la mort durant la vie que l'on atteindra à un sommet d'où l'on pourra entrevoir l'horizon de l'immortalité comme une réalité d'ailleurs intérieure à nous-même, car le véritable au-delà est un au-dedans – est un au-dedans. Le temps – comme je l'ai souvent dit – le temps c'est simplement la distance de nous-même à nous-même, et le temps peut se transformer en éternité dans la mesure, justement, où nous nous intériorisons.

Nous allons revenir là-dessus tout à l'heure.

**Il y a une alternative :
choisir d'exister
en état de don**

Pour le moment, constatons donc ceci : il y a une origine biologique – il y a une origine biologique de l'homme – qui vient de son hérédité ; qui vient de ses parents ; qui vient de l'instinct procréateur ; qui vient de l'évolution tout entière – dont l'homme est, provisoirement, un des derniers rameaux, ou le dernier rameau : il y a une origine biologique. Cette origine biologique nous communique un certain quantum d'énergies – limité. Ces énergies constituent un potentiel que nous avons à administrer ; que nous pouvons administrer bien ou mal. Si nous ne le

transformons pas, ces énergies nous porteront un certain temps et puis, quand elles seront devenues étales, elles nous lâcheront.

La deuxième origine – du moins il y en a une autre possible – c'est l'origine de la personne qui est 'à se'. Si nous n'arrivons pas, si nous n'atteignons pas à cette seconde origine, nous nous livrons nous-même à la mort : nous sommes des morts vivants et nous sommes des cadavres d'humanité ; et plus notre attachement biologique à la vie est ardent et passionné, plus notre corps à corps avec la mort sera douloureux et passionné parce que, naturellement, nous n'accepterons pas de subir ce destin d'une mort qui s'impose à nous – et que nous ne saurions choisir puisqu'elle représente pour nous la fin de tout et un inconnu absolu – n'étant pas entré dans une zone de lumière qui nous permettrait de voir au-delà de la mort.

Voilà deux choses très claires : une première origine, biologique, commune, constante, inévitable ; une seconde origine possible, qui est l'origine de la personne transformant toutes ses énergies en liberté et faisant de son existence une existence de don.

Si nous voulons, d'ailleurs, éclairer le problème davantage, il faut nous rappeler ceci, que nous pouvons vérifier dans les expériences cosmonautiques d'aujourd'hui – nous pouvons naturellement le prévoir – mais nous le savons aujourd'hui : notre biologie est accordée à notre habitat, c'est-à-dire que, comme nous sommes terriens, notre biologie est une biologie terrestre. Et nous avons une façon de respirer, de nous nourrir qui correspond à notre habitat terrestre. Et, sous cet aspect, notre corps – si vous le voulez – notre corps est relatif à notre habitat terrestre.

Et c'est là une donnée qui a son importance, comme vous allez le voir.

Faire abstraction de notre habitat terrestre ?

Notre corps est en prise sur notre habitat terrestre. Il n'est pas en prise sur un autre habitat. Si nous voulons franchir l'espace qui nous sépare des planètes – des autres planètes – il nous faut emporter notre oxygène car nous ne pouvons pas respirer en dehors de notre atmosphère, à moins d'en trouver une toute pareille.

Dans l'intervalle, il nous faut emporter l'atmosphère terrestre. Et il nous faut prévoir aussi qu'à un moment donné la pesanteur cessera de s'exercer, ce qui posera au cosmonaute certains problèmes. S'il prend son élan dans sa cabine, il risque de rester accroché à son plafond, précisément parce que la pesanteur, à

un moment donné, ne jouera plus. Donc dès que nous quittons notre habitat terrestre, nous ne sommes plus adaptés, parce que notre organisme est fabriqué de telle manière qu'il ne s'adapte qu'à notre habitat terrestre. Bien entendu, nous pouvons – grâce à la puissance de notre technique – nous pouvons suppléer à ces conditions terrestres : c'est ce que font les cosmonautes.

Si jamais nous changeons d'habitat, il faudra que nous changions d'organisme, qu'il y ait une autre adaptation : nous serions trop légers sur la lune – puisque la puissance gravifique de la lune est moindre que celle de la terre – trop lourds sur le soleil – puisque la puissance d'attraction solaire – mais nous serions grillés, bien entendu avant même d'atterrir – nous serions trop lourds parce que la puissance gravifique du soleil est infiniment plus grande que celle de la terre.

De toute manière, il est clair que notre organisme est en prise sur notre habitat terrestre. Il y a donc toute une configuration de notre corps qui est soudée à notre habitation terrestre et qui peut-être se modifierait si nous émigrions dans un autre univers. Ce n'est pas du tout exclu et il est possible que nos descendants – ou du moins nos arrière-neveux – lorsqu'ils arriveront dans d'autres planètes et qu'ils s'y fixeront – il est possible qu'au bout d'un certain temps, un certain nombre de siècles enfin, leur organisme se modifie au point de pouvoir vivre dans une autre atmosphère que l'atmosphère terrestre. Ceci est intéressant dans la mesure où nous pouvons faire la soustraction de ce cordon ombilical. C'est à dire que nous pouvons concevoir en effet notre corps comme le cordon ombilical qui nous met en contact avec notre habitat terrestre, avec l'univers qui est notre origine normale.

Nous avons à vaincre la mort au cours de la vie

Supposez que nous soyons détachés de cet habitat terrestre, quelle configuration, quel aspect prendrait notre corps ? Il est difficile de le prévoir mais, en tout cas, nous pouvons faire une distinction entre notre corps, *en soi*, si vous le voulez, et notre corps en tant qu'il est précisément en relation rigoureuse avec notre habitat terrestre.

Nous retrouverons tout à l'heure cette donnée et nous passons à une autre considération.

Il est évident que, si nous devons échapper à la mort, si nous devons la vaincre au cours de la vie, si nous ne devons pas être des cadavres d'humanité – comme le sont l'immense majorité des gens qui se croient vivants, qui s'imaginent que c'est la mort qui est un mystère, alors que c'est la vie – en réalité,

nous ne connaissons pas la mort parce que nous ne connaissons pas la vie ; c'est parce que la vie est une inconnue pour nous que la mort est une inconnue. Le mystère de la mort nous trouble parce que nous n'avons pas résolu l'énigme de la vie. Si nous étions des vivants sans doute que la mort ne serait pour nous que le passage à un autre ordre de liberté, à une liberté plus ample, comme ce sera le cas pour saint François ainsi que nous allons le voir.

De toute manière, si nous avons à vaincre la mort au cours de la vie, cela ne peut être que par une transformation de notre biologie, c'est-à-dire, d'une manière plus ample encore, par une transformation de toutes les contraintes que nous subissons.

Si l'existence elle-même est une contrainte, si nous sommes tout entier contrainte, tout entier nécessité, tout entier déterminisme, tout entier imposé à nous-même sans l'avoir voulu, c'est cela qu'il s'agit de transformer en liberté ; tout cela... Et, dans tout cela, il y a notre biologie au sens le plus strict, c'est-à-dire notre puissance d'engendrer, notre puissance sexuelle, notre puissance d'assimilation, de boire et de manger, de veiller et de dormir, de digérer et de grandir, enfin tout cela, c'est tout cela qu'il s'agira de transformer en liberté, en offrande, en oblation, en amour. Il n'y a d'autre libération – nous l'avons indiqué ce matin¹ – il n'y a d'autre libération en effet que cette transformation du donné en don.

C'est le passage du donné au don qui est le passage de la nécessité à la liberté, de 'quelque chose à quelqu'un' et d'une existence esclave à une existence créatrice.

Le commencement d'une plénitude débordante

Alors, c'est tout cela en nous qui doit se transformer : il faut donc admettre que notre biologie elle-même est capable de se transformer, autrement dit : que nous avons à créer tout au cours de notre existence, un corps – un corps – qui ne dépendra plus de l'univers, qui n'en sera plus esclave, qui ne prolongera pas éternellement notre dépendance et nos nécessités mais qui sera un corps à l'image du choix que nous aurons fait de nous-même ; un corps qui aura le visage de l'âme, le visage de la liberté, le visage de l'esprit, le visage de l'amour que nous serons devenu, si réellement nous aboutissons à ce chef-d'œuvre.

On ne peut pas concevoir, en tout cas, une évolution libératrice d'où notre biologie serait exclue. Si notre biologie ne participait pas à notre transformation cela

¹ *Référence à la première des quatre conférences du 14 janvier 1962 à Genève.*

n'aurait aucun sens, puisque, encore une fois, ce qui fait de la biologie un fardeau pour nous ce n'est pas qu'elle soit biologie, c'est qu'elle nous soit imposée au même titre que l'existence. C'est tout le bloc à l'origine, tout ce bloc que nous sommes – qui est une nécessité – et c'est tout le bloc qui doit se transformer, qui doit devenir la cathédrale, le sanctuaire de la Lumière et de l'Amour.

Rien, donc, ne doit échapper à cette transfiguration, à cette transmutation, à cette libération, à cette intériorisation, à cette personnification, à cette divinisation, puisque tous ces mots, finalement, ont le même sens d'exprimer le passage du dehors au dedans et la constitution, en nous, d'un être source, d'un être origine, d'un créateur, d'un homme qui est devenu vraiment lui-même et qui est un espace assez grand pour recevoir à la fois la Vie divine, pour que Dieu puisse se mouvoir en lui – et y enraciner son intimité – et que le monde entier s'y puisse trouver à l'aise. A supposer qu'une telle transformation se soit accomplie, que deviendra la mort ?

Et, précisément, nous en avons une illustration parfaite dans l'exemple auquel il faut toujours revenir, qui est la mort de saint François.

La mort de saint François qui n'est pas une mort au sens ordinaire du mot, qui est une apothéose, qui est l'affirmation du triomphe de la vie. Nous avons souvent assisté à cette mort et nous avons constamment remarqué que, pour tous les assistants, elle ne signifie pas la mort. Chacun sait que c'est le commencement d'une plénitude débordante et que la postérité de François ce sera lui-même vivant aux siècles des siècles et demeurant dans notre histoire pour chacun de nous comme un vivant évangile et comme un ferment de libération.

Un présent qui ne peut pas mourir

Il y a sans doute des larmes d'émotion, parce qu'on sait qu'on ne verra plus ce visage, mais tout le monde sait que, si on ne le verra plus, on le sentira vivre au plus intime de soi. Et François lui-même l'éprouve avec une telle jubilation qu'il demande à entendre chanter le Cantique du soleil.

Donc, c'est si peu pour lui un départ, un arrachement, une terreur, qu'il ne peut pas retenir son enthousiasme. Et pour quoi ? Mais précisément pour la terre ! Pour la terre ! Il ne la quitte pas, cette terre qu'il a chantée après sa crucifixion mystique dans les stigmates ; cette terre habite son cœur ; cette terre est pour lui le reposoir de sa contemplation ; sur chaque réalité il découvre le Visage de Dieu. Et alors, il n'en a jamais fini de s'enthousiasmer parce que toute réalité est vraiment devenue infinie comme une note de joie dans ce Cantique du soleil.

Il est donc maintenant à cette charnière de la vie et de l'éternité qui passent l'une dans l'autre parce qu'il est déjà, – il est déjà – l'éternité. Si saint Grégoire a pu dire que le Ciel est l'âme du juste, cela n'a jamais été plus vrai que dans le cas de saint François : le Ciel est en lui, et c'est pourquoi toute réalité est en lui, est intérieure à lui comme il est intérieur à tout, parce qu'il est parfaitement enraciné dans l'intimité de Dieu.

Il n'y a donc pas le moindre effroi en lui devant la mort. Non seulement son esprit s'élance avec tout l'élan et tout l'embrassement de son amour vers ce Visage du Seigneur qu'il n'a jamais cessé de porter dans son cœur ; mais son corps lui-même, son corps son corps y consent, car son corps lui aussi est habité par Dieu dont il porte les stigmates, les blessures d'amour, son corps aussi aspire vers le Dieu vivant parce que, dans son corps, il a vaincu la mort, comme il l'a vaincue dans tout son être.

On ne passe pas à l'immortalité, on la devient

Et alors, qu'est-ce qui va se passer ? Que va être cette mort ?

Il est clair que la mort – comme Rilke l'avait bien vu – n'est pas un phénomène univoque : chacun vit sa mort, chacun meurt de sa mort, chacun meurt de la mort qu'il mérite – en tout cas qui est adaptée à ce qu'il est – chacun meurt d'une mort unique. La mort a autant d'étages qu'il y a de niveaux en l'existence. Si elle a ceci de commun que l'univers cesse de nous porter et qu'il ne poursuit pas ce prêt d'énergies qu'il nous a consenti au départ, au-delà de ce premier plan qui définit la mort dans l'expérience humaine – la plus élémentaire et la plus primitive – il y a autant d'étages à la mort qu'il y a – encore une fois – de niveaux d'existence et de dignité.

Alors, qu'est-ce que peut représenter la mort pour saint François ? Est-ce que c'est la fin ou le commencement ?¹ Est-ce que la mort l'atteint parce qu'il n'est pas encore assez pur pour passer à l'immortalité ? Comme si on pouvait passer à l'immortalité ! L'immortalité on la devient, on la devient, on n'y passe pas – on n'y passe pas. Il faut la devenir ! C'est la seule manière d'y accéder, puisque l'immortalité est cette suppression de la distance entre nous-même et nous-même, cet enroulement du temps dans l'éternel, en vertu d'une Présence qui rassemble les deux extrémités.

Vous savez très bien que les heures étoilées, en nous, ne meurent pas et que les expériences les plus décisives de notre vie – c'est-à-dire les expériences

¹ *Tourne de la cassette audio : Mort et Transfiguration (Carmel-St Sever-Calvados).*

de lumière, les expériences de libération, les expériences d'amour authentique – sont des expériences qui se somment, qui s'additionnent, qui se concentrent, qui se confirment, qui se condensent dans un présent qui ne meurt pas.

Et c'est ce présent, d'ailleurs, qui assure notre véritable identité, notre identité personnelle au sens fort : au sens où la personne constitue une source et une origine. Notre identité personnelle est constituée, précisément, par ce présent qui dure, par ce présent qui ne passe pas, où la distance entre nous-même et nous-même s'abolit et où la durée se concentre dans l'éternelle Présence qui est plus intime à nous-même que nous-même, dans le dialogue de laquelle, précisément, nous devenons nous-même un présent, dans la mesure où nous devenons nous-même un don.

Est-ce que, donc, François n'a pas encore assez immortalisé sa vie qu'il doit passer par la mort ? Est-ce que la mort enfin, chez lui, a un caractère de purification nécessaire ? Ou bien – et c'est là, justement, le problème auquel nous prépare la considération que j'ai faite tout à l'heure sur le cordon ombilical, à savoir que notre corps, tel que nous l'expérimentons est en prise sur notre habitat terrestre – ou bien la mort de saint François n'est-ce pas plutôt qu'il s'est tellement libéré de toute attache à l'univers, qu'il n'en a plus besoin ?

Il n'a plus besoin d'être aucunement porté par l'univers, il peut se porter tout entier lui-même. Il est devenu tout entier l'origine de lui-même. Il a fait de lui-même une si parfaite offrande qu'il n'a plus besoin d'emprunter quoi que ce soit à l'univers. Il est libéré, comme il a libéré toute créature en lui et c'est bien plutôt l'univers qui est porté par lui, puisque, si nous avons nos racines charnelles et biologiques dans l'univers, il n'y a aucun doute que l'univers n'ait son enracinement spirituel en nous.

L'homme ne peut pas demeurer ce qu'il est à la naissance

Alors, le problème est retourné : c'est François qui est l'origine et non plus l'univers. Et, si cela est vrai – et je pense que c'est vrai – et je le pense précisément parce que je ne vois en lui aucune résistance à la mort. Il n'y a pas une fibre de son être qui ne se réjouisse en présence de sa sœur la mort ; comme il n'y a pas une fibre de son être qui ne se réjouisse en présence de sa mère la terre. C'est ce qu'il y a d'unique en lui, c'est qu'il est la synthèse de ces deux aspects du visible et de l'invisible – l'unique, j'entends bien entendu après le Christ dont il est le fruit et dont bien entendu il porte si magnifiquement le rayonnement – il fait la synthèse du visible et de l'invisible, et s'il va vers la mort – ou

plutôt s'il traverse la mort – avec cette allégresse de tout son être, c'est sans aucun mépris de la terre puisque son dernier désir est de l'entendre chanter.

Il ne quitte pas la terre, il ne quitte personne, simplement il est libéré de toute attache biologique avec l'univers. La biologie, autrement dit, en lui est parfaitement libérée et sa mort est tout entière une apothéose. C'est vraiment la nouvelle naissance dans sa plénitude, c'est vraiment la personnalité atteignant son sommet et réalisant pleinement sa qualité de source et d'origine.

Alors, la question qui se pose – et elle est d'importance : si sa biologie s'est transformée, elle ne va pas périr elle ne va pas périr – son corps ne va pas périr ; et voilà précisément une découverte d'une extrême importance : le cadavre n'est pas le corps, le cadavre n'est absolument rien du corps, le cadavre est un conglomerat physico-chimique qui n'a plus aucune relation avec la personne.

Bien entendu, les honneurs que nous rendons à une dépouille c'est symbolique – et nous avons raison de rendre l'hommage à une dépouille – mais c'est beaucoup plus, comme disait saint Augustin en parlant de sa mère, pour la consolation des vivants que pour la glorification des morts, et, à titre pédagogique, cela reste d'une extrême importance. Mais le corps n'est pas là, il n'est aucunement dans le cadavre, aucunement dans le cadavre.

La liberté atteint son sommet

J'entends le corps humain, le corps de cet être, le corps de cette personne ; et il l'est d'autant moins que cet être est devenu davantage une personne, car, justement, elle a transfiguré sa biologie, elle l'a transmutée, elle l'a libérée et elle s'est constitué un corps immortel parce que c'est tout l'être qui est devenu immortel puisqu'on ne peut pas séparer en deux l'homme comme s'il était corps d'un côté, âme de l'autre : il est tout entier '*personne*' et nous avons déjà dit à satiété que la véritable personnalité c'est une puissance de dépassement qui concerne tout l'être, et c'est cela l'esprit proprement, c'est cette puissance de dépassement qui fait que l'homme ne peut pas demeurer nature sans se mutiler.

L'homme ne peut pas demeurer ce qu'il est à sa naissance, avec cet équipement qu'il reçoit de sa naissance, il a à le transformer. C'est par là qu'il deviendra homme. Donc, au cours de cette existence qui est celle de saint François s'est produite cette transmutation et cette naissance en lui d'un corps spirituel, c'est-à-dire d'un corps intériorisé, d'un corps qui ne subit plus rien, d'un corps qui est lui-même source et origine, comme le nôtre est appelé à le devenir.

Et, ici, une comparaison va nous introduire à une découverte plus ample encore. Vous avez remarqué dans les Évangiles, la manière dont les apparitions du Christ ressuscité sont narrées. On sent, dans la narration des synoptiques ou de saint Jean, on sent une ambiguïté constante : le Christ ressuscité apparaît, disparaît, toutes portes fermées. On le voit, on ne le reconnaît pas, puis on le reconnaît, puis il disparaît, et chaque fois les apôtres éprouvent une sorte de malaise : ils sont interdits, ils hésitent, ils se réjouissent et puis sont de nouveau déconcertés, puisque cette présence disparaît de la même manière qu'elle était apparue. Et comme ils n'ont pas la clef de cette situation, le récit même qui nous en est fait conserve toutes les traces de cette ambiguïté.

Ce que nous en pouvons tirer, c'est au moins ceci : c'est que, autant que nous pouvons nous situer nous-même dans cette expérience, le Christ ressuscité ne dépend plus de l'univers physique : il peut s'y manifester, mais il n'en dépend plus. Il n'a plus besoin de se nourrir, il est exempt de la mortalité, il n'est plus limité par les conditions ordinaires de notre vie ici-bas et cependant il peut s'y manifester. Nous entrevoyons donc qu'un corps peut atteindre à un degré de liberté tel que le cordon ombilical avec la terre soit vraiment coupé, qu'il n'ait plus aucun besoin d'être porté par elle, ni par aucun élément de l'univers et qu'il soit devenu corps spirituel, c'est-à-dire lui-même source et origine.

Puissance créatrice d'un corps qui s'organise

La question, alors, qui se pose à partir de cette illustration, c'est précisément est-ce que saint François – si sa mort est réellement le dernier stade de sa libération, si la mort ne représente pas pour lui une purification nécessaire, mais l'achèvement d'une création où la liberté atteint son sommet – alors son corps ne meurt pas. Sa dépouille, encore une fois, n'est pas son corps, pas plus que notre dépouille ne sera notre corps : ce sont des éléments terrestres qui n'ont plus pu être assimilés, soit parce que nos énergies étaient à plat, soit parce que nous n'avions plus besoin de les renouveler.

C'est ce qui sera le cas de saint François. Il n'a plus besoin, désormais, d'emprunter rien au dehors parce qu'il est vie – Vie tout entier – au-dedans. Et j'entends par 'dedans' précisément cette indépendance. Il ne s'agit pas d'un dehors et d'un dedans physique : 'dedans' signifie être source, être origine de soi-même et n'être pas conditionné par des éléments extérieurs autres que soi, donc n'être pas constitué dans un état de dépendance à l'égard des éléments cosmiques.

Et si nous voulons nous faire une idée de ce que peut être ce corps nouveau, il faudra – comme Tresmontant nous le suggère – il faudra regarder du côté du germe. Comme nous vivons dans le langage, que presque tous nos prétendus raisonnements sont simplement de faux problèmes axés sur un langage qui est une contrainte – comme tous les éléments de notre vie biologique – nous sommes habitués à considérer la mort du côté du cadavre et à expliquer le corps par le cadavre, à commencer par le fameux verset biblique : *“Tu es poussière et tu retourneras en poussière”*, ce qui est une vue tout à fait primitive et élémentaire de la mort qu’il faut surtout ne pas prendre à la lettre. C’est une vision primitive, comme la vision de la Genèse pouvait l’être et devait l’être normalement, mais cela n’épuise pas, il s’en faut de beaucoup, le mystère de la mort.

Justement, le cadavre n’est pas le corps et, s’il est vrai que notre transformation, notre création tout au cours de notre vie doit transmuter notre corps, il faut bien qu’on le retrouve à la fin comme un corps nouveau, immortel, comme un germe – comme un germe... C’est cela : c’est le germe qui doit nous donner l’image de la puissance énergétique du corps. C’est bien plutôt dans l’embryon, au sein maternel et sous sa forme la plus élémentaire qu’il nous faut réaliser – c’est-à-dire prendre conscience – de la puissance créatrice d’un corps qui s’organise quand il jouit de toute sa nouveauté et c’est, de la même manière, analogiquement, que nous retrouvons, à la fin de la vie, comme le germe d’un corps de gloire, germe infinitésimal qui pourrait n’être qu’une longueur d’onde.

Le corps demeure comme un germe qui est le vrai corps

Au fond, qu’est-ce que c’est qu’un corps dans la physique atomique ? Qu’est-ce que c’est qu’un corps ? Finalement, c’est une certaine vibration et c’est une certaine longueur d’onde. Il se peut donc que notre corps se définisse – et je pense que c’est ainsi qu’il conviendrait de le définir – notre corps en tant qu’il est différencié des autres corps ; en tant qu’il exprime notre authenticité, notre identité ; en tant qu’il garderait l’empreinte du choix libérateur que nous aurions fait de nous-même, serait une certaine longueur d’onde qui assurerait notre identité et autour de laquelle pourrait se constituer ce corps de gloire qui n’est plus nécessité par l’univers, qui n’a plus besoin de lui, qui peut éventuellement s’y manifester, mais qui n’en dépend plus.

Et je pense qu’il faut aller jusque-là si l’on veut admettre, ou du moins si l’on doit admettre – je dis ‘doit’ en vertu des exigences mêmes d’une expérience incontestable – si l’on doit admettre qu’il n’y a pas de vertu sinon existentielle, si

la vertu c'est justement cette transfiguration de l'être par ses racines, cette naissance nouvelle, cette création d'un moi nouveau, ou le revêtement du 'Moi' divin, ce qui est la même chose – *“vous tous qui avez été baptisés, vous avez revêtu Jésus-Christ”* – si l'on admet que c'est cela la vertu authentique, qu'elle va aux racines de l'être, alors tout l'être est nécessairement recréé et dynamisé dans le sens du don, de la générosité, de la lumière et de l'amour.

Et il est donc absolument impossible d'admettre cette unité de transfiguration tout au cours de la vie, cette harmonie de tout l'être libéré dans toutes ses fibres, pour admettre qu'à la mort tout cela finalement est balayé et devient cadavre. C'est impossible. Le corps demeure comme un germe et c'est le vrai corps – le vrai corps... comme le noyau atomique, le noyau de lumière – le noyau de lumière où sont concentrées toutes les forces de vie. Donc, l'être ne meurt pas, en réalité, il ne meurt pas. L'être, pris dans son intégrité personnelle ne meurt aucunement, sinon dans la mesure où il n'est pas encore personnifié. Et c'est toujours la distance de lui-même à lui-même qui peut donner à la mort une certaine prise sur lui ; mais s'il a vraiment accompli son métier d'homme, s'il a fait un effort sincère et constant de libération, au moment de la mort il a constitué un corps nouveau qui pourra évoluer encore et se parfaire, mais qui est déjà immortalisé, puisque, encore une fois, l'immortalité on n'y entre pas, il faut la devenir.

La vraie mort c'est refuser de vivre humainement

On peut se demander, en outre – et c'est une question qui est obvie, elle se présente d'elle-même – est-ce que la résurrection n'est pas contemporaine de la mort ? Vous savez que les théologiens aujourd'hui, les exégètes inclinent de plus en plus à penser que la Résurrection et l'Ascension du Christ sont contemporaines, qu'au fond c'est le jour de Pâques qu'il faut situer ce que l'on appelle l'Ascension, si ces mots peuvent être traduits dans le langage humain.

Parce que, justement, Jésus par sa Résurrection entre dans ce nouvel ordre où le corps est entièrement délivré des conditions terrestres et ne dépend plus aucunement des éléments du monde. Alors, dans quelle mesure est-ce qu'un être transfiguré par une profonde et totale libération – comme saint François – dans quelle mesure est-ce que sa résurrection n'est pas contemporaine de sa mort ? C'est-à-dire, dans quelle mesure est-ce qu'il n'est pas capable précisément de faire éclore immédiatement ce corps de gloire, quelle que soit l'image que l'on s'en fasse, quitte à manifester cette résurrection au dernier jour (comme dit l'Écriture) – c'est-à-dire quand l'Histoire sera consommée ?

Vous vous rappelez la différence que l'on a faite entre le jugement particulier et le jugement général. Vous vous rappelez que certains théologiens s'imaginaient, dans l'antiquité, qu'au fond, l'âme était soumise à un certain sommeil jusqu'au jugement dernier, ne concevant pas une vie – une vie complète – sans une vie corporelle. Finalement, on a distingué le jugement général du jugement particulier et c'est une doctrine commune – mais qu'est-ce qu'elle veut dire, c'est une autre affaire – mais enfin c'est une distinction admise aujourd'hui – au moins dans les mots – que le jugement particulier a lieu aussitôt après la mort, l'âme se jugeant elle-même bien entendu par le poids des actes où elle s'est exprimée, et le jugement général qui serait la consommation de l'Histoire avec cette manifestation à tout l'ensemble de l'humanité de la valeur de chacun.

Alors, peut-on admettre que la résurrection corresponde, pour chacun, aux progrès qu'il a accomplis, à la purification qu'il a atteinte et que, dès qu'il est en état de parfaite lumière, il serait consommé dans la perfection, bien que cette perfection ne soit manifeste ou ne doive être manifestée à tous qu'à la fin de l'Histoire ? Ce sont là des questions, des points d'interrogation qui doivent demeurer tels, naturellement, mais qui sont suggérés par une expérience incontestable, à savoir que la mort, la vraie mort, c'est le refus de vivre, de vivre humainement.

Notre corps est candidat à l'immortalité

Et Graham Greene nous donne très nettement dans *La Puissance et la Gloire* le sens de la mort, ou plutôt le sentiment de la mort, devant ce prêtre qui s'est dégonflé, qui a épousé sa gouvernante, qui a voulu se mettre les pieds au chaud, bénéficier de la pension que l'État accorde aux prêtres mariés (parce qu'il a concerté, l'État a voulu, précisément, discréditer leur ministère en les invitant à se marier). Nous avons tellement le sentiment, dans ce personnage qui est désormais vidé de toute substance et qui ne subsiste que porté par sa biologie – il est porté par sa peau qu'il a voulu sauver, c'est tout ce qui lui reste ; il est porté par sa peau et nous sentons parfaitement, dans le portrait qu'en fait Graham Greene, qu'il a perdu sa vie, il a déjà perdu la vie, il est un cadavre vivant, comme sont la plupart des hommes. Donc, s'il est vrai que nous avons à vaincre la mort maintenant, aujourd'hui et tous les jours ; si la question c'est d'être vivant avant la mort et non pas après ; si nous avons à nous immortaliser aujourd'hui et non pas demain ; si c'est vraiment l'âme du juste qui est le Ciel – comme dit saint Grégoire ; si le Ciel est en nous et non pas là-bas derrière les étoiles, alors la mort prend naturellement un autre visage.

Il n'y a plus seulement la mort biologique qui est un événement banal qui représente simplement la dégradation des énergies qui nous ont été prêtées au départ par l'univers, il y a tout le mystère de la mort qui correspond au mystère de la vie et c'est la vie qui est mystère, et c'est parce que la vie n'a pas été déchiffrée et accomplie que la mort devient une énigme insoluble.

Pour celui qui, comme saint François, a vaincu la mort, s'est libéré de toute servitude et a réuni les deux plans du visible et de l'invisible, la mort n'est plus un problème, la mort est une joie, c'est un portique, c'est un aboutissement, c'est un triomphe, c'est une assumption qui ne sépare de rien, qui rassemble tout dans le même cantique d'amour. Et une telle mort ne comporte pas de cadavre – au sens ordinaire et alourdi du mot (qui est d'ailleurs un sens faux) – le corps qu'il a transfiguré demeure dans son immortalité comme une longueur d'onde propre à reconstituer toute une personnalité à l'image du choix qu'elle a fait d'elle-même.

Il se peut que cette reconstitution totale d'une personnalité – qui ne dépend plus aucunement de l'univers, qui se porte elle-même, qui est devenue une origine et une source comme elle est une existence de don – il se peut que cette reconstitution complète de la personnalité s'accomplisse immédiatement pour chacun, en tout cas aussitôt que la coïncidence du dedans et du dehors est accomplie, qu'il n'y a plus de hiatus, qu'il n'y a plus de battement, que l'être est vraiment totalement et entièrement libéré et transfiguré.

Nous avons à nous transfigurer tout entier

C'est du moins dans cette direction que nous sommes invités à regarder s'il y a vraiment pour nous un unique problème qui est celui de devenir des personnes. Car il est impossible que nous devenions des personnes si ce que nous appelons notre organisme, ce que nous appelons notre corps, demeure absolument étranger à cette transfiguration. D'ailleurs, tout cela est illusoire puisque ni nous ne pensons sans un mouvement organique, ni nous ne pouvons vivre organiquement sans laisser transparaître nos choix et notre volonté.

Merleau-Ponty d'ailleurs, à la suite des phénoménologues allemands – de Goldstein en particulier – a insisté avec raison (en reproduisant le cas Schneider) il a insisté sur ce fait que le corps humain n'est pas du tout un corps animal, du moins n'est pas réductible à un corps animal, qu'il y a chez l'homme, outre bien entendu, les besoins physiques (hélas) – dont nous connaissons l'ampleur, la servitude et la gravité – il y a chez nous aussi toute une puissance d'expression et de symbolisme qui est inhérent à son corps, lequel peut jouer des situations

qui ne sont pas des situations réelles. L'homme peut entrer – d'ailleurs il est justement un acteur, il peut être acteur, il peut être danseur comme il peut être musicien – parce que son corps est un nœud de symboles et un carrefour de significations. Notre corps est infiniment plus libre que le corps animal, parce qu'il est candidat à une entière liberté, parce qu'il est candidat à l'immortalité.

Et ceci n'est pas sans conséquence. Il est évident que si l'homme, dans son corps même, est une puissance d'expression détachable des besoins, c'est donc qu'il y a dans son corps une vocation – une vocation – d'éternité. Il est appelé à devenir un espace puisqu'il n'est pas, de nécessité, collé à ses besoins organiques. Il peut devenir un espace.

Et c'est pourquoi cette méditation finalement aboutit à ceci : nous avons à nous transfigurer tout entier et nous avons à accorder, à ce que nous appelons notre corps une noblesse infinie puisqu'il est appelé lui-même à l'éternité, il est appelé à vivre de Dieu, il est appelé à être, lui aussi, une personne, une source et une origine.

Je ne connais rien qui puisse davantage induire à la pureté – après ce que nous avons dit de cette puissance d'origine qui est en nous, cette puissance de donner la vie – l'homme est créateur de l'homme – après cette conscience prise de la troisième personne qui peut être issue des deux autres ; après ce regard sur l'enfant qui est confié à chacun, par la puissance qu'il a de donner la vie ; il n'y a rien qui puisse induire en nous le désir d'un ennoblissement physique, que cette pensée que, justement, notre corps – notre corps – est lui-même promis à l'éternité et qu'il est appelé, comme tout notre être, à triompher de la biologie, à vaincre la mort et à devenir le sanctuaire de la divinité.

Nous avons à devenir des 'personnes'

Si la mort pouvait être envisagée dans cette perspective, elle n'aurait plus du tout l'aspect qu'elle a dans la tradition, l'aspect funèbre, l'aspect désolé, l'aspect déchirant, l'aspect tragique, l'aspect de contrainte subie comme une catastrophe, parce que nous verrions qu'il est normal qu'un être qui a triomphé de ses dépendances cosmiques, à un moment donné, puisse couper le cordon ombilical qui le rive à l'univers, parce qu'il n'a plus besoin de lui emprunter aucune énergie, et qu'il est capable, sans nous quitter d'ailleurs – et sans s'en aller, puisqu'il échappe désormais à toute emprise de la localisation – sans nous quitter, cependant n'est plus lié au plan de notre histoire visible qui est pour une si grande part un tissu de dépendances, de servitudes et de nécessités.

Alors, la résurrection devient quelque chose qui n'est plus tellement éloigné de notre horizon, puisque tout au contraire nous avons à nous y acheminer et à en poser chaque jour le prélude et le commencement. Donc, c'est tout à fait normal – si nous ne pouvons pas rester ce que nous sommes à notre naissance ; si nous avons à nous faire homme et devenir des personnes – il est tout à fait normal que nous vainquions la mort aujourd'hui, et non pas demain, et que nous atteignons la mort – et ce serait ça vraiment l'aboutissement normal – quand nous atteignons la mort comme le seuil même d'une libération qui atteint son sommet et sa plénitude.

Certains êtres qui ont passé dans notre vie – ils sont rares, évidemment – certains êtres ont connu cette sorte de libération, ils nous en ont donné le sentiment et il nous est arrivé, pour certains d'entre eux, de sentir qu'en effet leur mort était le signe qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin. Ils avaient accompli le cycle de leurs tâches humaines, ils avaient donné tout – et on ne peut pas aller au-delà – tout ce qu'ils étaient, alors ils étaient mûrs pour la poursuite de l'expérience sur un plan qui échappe à toutes nos nécessités.

**Un seul problème
pour nous :
se faire 'homme'**

Et ce sont de telles morts qui, justement, nous donnent le sentiment qu'il n'y a pas rupture, mais qu'il peut y avoir continuité d'une présence et qu'au contraire certaines vies qui se prolongent ne sont que des morts prolongées, parce qu'elles n'ont jamais été des sources et que jamais elles n'ont ouvert un espace et jamais elles ne sont devenues un ferment de libération.

Voilà donc un programme qui confirme toutes nos découvertes dans le monde de la personne et qui nous ramène à cette évidence, à savoir qu'il n'y a pour nous qu'un seul problème qui est de nous faire homme ; qui est d'atteindre à la personne ; qui est de devenir source et origine et de faire de notre existence une existence de don.

Alors, la mort elle-même – dans cette perspective – cesse d'être une contrainte puisque, tout à l'opposé, elle est simplement à la charnière du monde visible et du monde invisible, l'envol d'un être qui ne dépend plus de rien, parce qu'il est tout entier porté dans l'oblation de son amour.

Maurice Zundel
*Genève,
janvier 1962*

Y a-t-il vraiment un enfer ?

Un vieux curé vigneron, avec un beau visage sculpté dans la terre et dans le soleil, me posait l'été dernier, avec gravité, cette question : « Mais enfin, est-ce qu'il y a vraiment un enfer ? Est-ce que, vraiment, nous courons ce risque ? »

Mais, lui dis-je, devant la Croix de notre Seigneur, il me semble que ce n'est pas là la question que nous avons à nous poser ! Devant la Croix de notre Seigneur, il est clair que c'est Dieu qui risque tout, et non pas nous !

Mais non, dit-il, notre Seigneur c'est fini ! Il est mort une fois pour toutes, il est ressuscité ; Dieu est sûr de son destin ; il n'a pas besoin de nous ! Ce qui m'intéresse, ce qui m'inquiète, c'est mon destin à moi ! Mon destin : qu'est-ce qu'il m'arrivera dans l'autre vie ? Est-ce que vous ne croyez pas à une autre vie ? »

Une autre vie, ça ne m'intéresse pas, lui ai-je répondu. Je crois à la Vie d'un Autre en moi, à la Vie d'un Autre.

C'est là la vraie question.

Je crois à la Vie d'un Autre ! Car, la Vie éternelle, c'est la Vie d'un Autre en moi. Et cette Vie en moi, cette Vie d'un Autre est confiée à ma vie. Et voilà le vrai problème. Voilà la vraie question. Voilà le risque infini : je crois à la Vie d'un Autre dans ma vie.

Sauver la vie d'un Autre en moi

Nous serions des punaises, des fourmis, notre vie serait un parfait zéro si elle n'était que notre vie ; si tout gravitait autour de ce petit moi qui n'est qu'un grumeau cosmique. Ce qui fait de la vie humaine une chose si grande, si pathétique, c'est que, dans cette vie, se joue une tragédie divine ; c'est que, dans ma vie, se situe, se joue la Vie d'un Autre ! Toute l'Histoire humaine a son sens dans ce drame divin.

- Comment pourrais-je, ô moi, m'occuper de moi-même ?
- Où situer ce moi ; quel intérêt lui donner ?
- Comment m'enthousiasmer pour mon existence, si elle n'était pas plus que moi-même ? C'est cela qu'il s'agit de sauver en moi : cette Vie d'un Autre qui est confiée à mon amour !

Le moine assassiné, qui eut le temps de crier à son assassin : « Toi aussi, tu portes Dieu en toi ! », ce moine allait au cœur de l'Évangile. Il mourait ? Ce n'était rien. Il mourait, lui, mais Dieu ne mourait pas en lui. Et le dernier cri de sa

vie, c'était l'affirmation de cette Vie divine en lui. Davantage : c'était la révélation – dans son assassin même – de cette Vie divine qui allait le sauver du crime, qui allait le rendre à lui-même, qui allait lui révéler sa véritable humanité, qui allait donner à son existence sa dimension infinie.

Si je pouvais résumer toute ma foi, elle est là. Elle est là, vraiment. Si les mots pouvaient la résumer : "Je crois à cette Vie d'un Autre en moi. Je crois au risque infini de Dieu, je crois à la tragédie éternelle de l'Amour crucifié, je crois à la fragilité de Dieu, précisément parce que, s'il n'y a rien de plus fort que l'amour, il n'y a rien de plus fragile !"

Notre égoïsme va de soi, la brute, en nous, ne cesse de surgir. Nous sommes constamment sur le chemin de notre pesanteur. La merveille, c'est que, de temps en temps, surgisse la lumière de cette Présence infinie ; que nous soyons tout d'un coup dépassés par elle, envahis, transfigurés ; que nous n'exprimions plus nos petits intérêts qui n'arrivent même pas à nous passionner, et que nous ne soyons plus – pour un instant tout au moins – qu'un élan vers cet Autre qui nous habite, et qui est la Vie de notre vie. C'est cela l'unique espoir de l'existence : ce trésor qui est confié à notre vie, cette possibilité de s'arracher à soi, de se perdre dans l'Autre, et d'être jusqu'au bout l'affirmation de Jésus-Christ.

Sauver Dieu de nous-même

Un soir d'été, comme les montagnes s'incendiaient dans la splendeur du couchant, comme toute la nature se recueillait, dans la paix du soir ; comme le lac était parfaitement tranquille ; comme il participait à toute cette immense transfiguration – où toutes choses baignent dans la lumière et dans la paix ; comme j'étais entraîné, spontanément, dans cette contemplation où l'univers se recueillait en Dieu ; comme je sentais, comme je respirais cette Présence qui nous délivre de nous-même en nous rendant vraiment présent à nous-même – en faisant de notre vie une offrande, un don, un véritable présent – ; tout d'un coup, un gramophone imbécile dégorgea des 'beuglants' de Paris.

En un instant, tout s'effondra ; toute la nature fut livrée au chaos ; toute la Présence fut effacée, parce que, si elle nous pénètre jusqu'au plus profond de nous-même, si elle nous délivre, si elle nous éclaire, si elle nous apaise, elle est aussi d'une fragilité infinie, et le moindre bruit suffit à la dissiper.

C'est là une image, une parabole du vrai Dieu, si fort, si intimement présent, si uniquement révélateur de l'homme et de l'univers ; et, pourtant, un souffle – un souffle – suffit à l'éloigner et à l'effacer.

Et de prendre conscience de cette fragilité, sentir qu'on porte cette responsabilité : cela suffit. Il n'y a pas d'autre problème que de sauver en soi cette Vie d'un Autre, que de revenir toujours à cette lumière merveilleuse : mais je ne suis pas seul en moi ! Ce n'est pas moi qui compte : c'est lui qui est la Vie éternelle.

J'étais un jour à Limoges pour remplacer un confrère malade durant un carême, et on m'avait invité, un soir – dans les débuts de l'Action catholique – à parler dans un hôtel à des hommes que je voyais pour la première fois. Ils étaient là deux cent cinquante hommes. Nous étions confrontés les uns avec les autres et je voulais leur dire les choses nécessaires. Je voulais essayer, précisément, de les amener à ce point de vue qui est central dans l'Évangile : il ne s'agit pas de nous ; il s'agit de Lui ! Il ne s'agit pas de nous sauver, mais de sauver Dieu de nous-même.

Comment le leur dire ? Comment les atteindre immédiatement ? Et comment ne pas scandaliser les théologiens – l'Évêque de Limoges, le vieil évêque - qui se trouvaient là. Alors, je recourus à cette parabole si simple : l'épopée de Jeanne d'Arc. Jeanne d'Arc, une petite paysanne qui, tout d'un coup, se sent chargée du Royaume. C'est de la folie ! Et pourtant, elle ira, elle ira jusqu'au bout de sa vocation. C'est elle qui discernera le Roi, caché parmi ses courtisans, c'est elle qui fera lever le siège d'Orléans, c'est elle qui conduira le dauphin à son sacre dans la cathédrale de Reims. Elle mourra, sans doute, victime de cette vocation. Mais elle l'accomplira jusqu'au don total d'elle-même.

Dieu est sans défense

Eh bien, voilà ! voilà ce qu'est Dieu : il est ce Roi caché parmi nous. Nous ne le discernons pas sous les ombres de la vie quotidienne qui nous le dissimulent. Pourtant, c'est notre amour qui le doit reconnaître, et qui doit le conduire, en nous-même, au lieu de son sacre. Et ce thème du salut de Dieu prenait ici corps dans cette parabole exemplaire.

Et le vieil Évêque de Limoges, prenant la parole, disait : « Mais comme on avait envie de dire à chaque phrase : comme c'est vrai ! comme c'est vrai. » Et de penser que ce vieillard – parce qu'il était vraiment un homme de Dieu – avait tout de suite reconnu, dans ce langage nouveau, l'expression de l'Évangile éternel, fut pour moi une référence infiniment émouvante. Il est certain que c'est cela. Il est certain que la Bonne Nouvelle de l'Évangile, ce n'est pas de nous promettre quelque chose que nous allons toucher, ce n'est pas d'être pour nous une consolation, un refuge, une espèce d'opium contre la douleur et contre la mort.

C'est quelque chose d'immense, d'infiniment viril, quelque chose qui s'adresse au plus haut de notre intelligence et de notre cœur, quelque chose qui ne fait appel qu'à notre générosité.

Voilà ! Dieu vous est livré : faites-en ce que vous voulez ! Dieu vous est livré ! Il risque tout : vous pouvez le tuer, il est sans défense. Vous pouvez le crucifier : il est sans appel. Il vous fait crédit : tout est là.

C'est ce que j'ai essayé de dire au curé vigneron : il faut changer toutes les perspectives, ou plutôt, il faut simplement regarder la Croix ! Et devant la Croix qui est notre unique espérance, lire le cœur de Dieu.

Voilà ce qu'est Dieu : il n'est pas là une menace embusquée au tournant de votre chemin. Il est les deux bras liés de l'Amour que vous seul pouvez délier. Car, s'il doit ressusciter, il ne le peut que dans votre vie, dans votre cœur et dans votre amour.

L'homme est l'espoir de Dieu

Dès lors, je n'ai pas besoin de m'occuper de mon destin, de 'l'autre vie'. Il y a quelque chose de tellement plus brûlant : aujourd'hui il faut que je m'occupe de cette autre Vie dans la mienne, de cette Vie confiée à la mienne, de cette Vie qui donne à mon existence sa véritable dimension, qui est une dimension de générosité, comme le suggère ce mot admirable lu sur une tombe : 'L'homme, l'homme est l'espoir de Dieu !'

Maurice Zundel
Lausanne,
1955